

180

Daniil Harms

Yvan Mignot

**Huit jeunes poètes
de langue(s) allemande(s)**

Björn Kubligk

Christian Lehnert

Marion Poschmann

Monica Rinck

Silke Scheuermann

Raphael Urweider

Anja Utler

Jan Wagner

François Mathieu

&

maurice

Magda Cârnecki

Jean-Charles Depaule

Andrea Raos

Éric Suchère

Jérôme Bertin



Daniil Harms et Alice Poret – 1931

Rédaction :

36, rue Raspail
94200 Ivry-sur-Seine
actionpoetique@wanadoo.fr

Publié avec le concours
du Centre national du livre

et
du Conseil général du Val-de-Marne

Rédacteur en chef : Henri Deluy

Comité de Rédaction :

Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe,
Yves Boudier, Bruno Cany,
Henri Deluy, Jérôme Game,
Isabelle Garo, Isabelle Garron,
Liliane Giraudon,
Michelle Grangaud, Alain Lance,
Christophe Marchand-Kiss,
Florence Pazzottu,
Pascale Petit, Véronique Pittolo,
Éric Suchère, Bernard Vargaftig,
Jean-Jacques Viton.

Secrétariat général :

Jean-Pierre Balpe

Diffusion : Les Belles Lettres

Pour les numéros précédents le n° 170,
s'adresser à la revue

Abonnement :

France : 1 an (4 numéros : 42 €)
2 ans (8 numéros : 84 €)
Étranger : 1 an (4 numéros : 60 €)
2 ans (8 numéros : 120 €)
C.C.P. Paris 4294 55 E

**Les manuscrits non retenus
ne sont pas retournés**

Gérant responsable : Henri Deluy

Dépôt légal : Juin 2005

ISBN : 2-85463-167-6

ISSN : 0395-0018

Commission paritaire (CPPAP) :
n° 0708 G 82273

Imprimerie Compédit Beauregard
Z.I., La Ferré-Macé – 61600
N° 2690

2 **Daniil Harms** : Yvan Mignot, entretien avec
Liliane Giraudon & deux poèmes inédits.

12 **Huit jeunes poètes de langue(s)
allemande(s)**

*Björn Kuhligk, Christian Lehnert, Marion
Poschmann, Monica Rinck, Silke Scheuermann,
Raphael Urweider, Anja Utler, Jan Wagner.
Traduction / présentation François Mathieu.*

49 **Poèmes**

*maurice – Magda Cârneci –
Jean-Charles Depaule – Andrea Raos –
Éric Suchère – Jérôme Bertin*

71 **Actualités – Chroniques**

*Libres associations : Michel Plon – La chronique
de poésie (Florence Pazzottu) : Claude Adelen –
KOA-2-9 ? : Nadine Agostini – Feuilleton Pirate
V : Liliane Giraudon/Christophe Chemin –
< a-chronique (1) > (Peter Watkins, Joseph Julien
Guglielmi, Wittgenstein, Gertrude Stein) : Éric
Houser – Voix, etc. : Jean-Pierre Bobillot – Lavish
Presences (Rosemarie & Keith Waldrop) : Joseph
Julien Guglielmi – Cinémas & cinéma : Catherine
Weinzaepflen – Revue & Revues : Yves Boudier*

mot à ne pas oublier : Froc

Couverture 1 : dessin de Éric Suchère – Couverture 2 :
Daniil Harms et Alice Poret – Couverture 3 : Lire –
Couverture 4 : La saucisse (H.D.), avec une intervention de
Julien Blaine.

Daniil Harms

Liliane Giraudon, entretien avec Yvan Mignot

Cette conversation entre Liliane Giraudon et Yvan Mignot est un écho à *Daniil Harms. Œuvres en prose et en vers*, paru aux éditions Verdier en février 2005. C'est un hommage aux deux nés à Marseille : le musicien Paul Marcel/Marseille, de son vrai nom Roussakov, et sa sœur Esther Roussakova, la première femme de Harms.

I Dans ton texte « Harms à ma fenêtre » (IF n° 18), tu donnais la liste des pseudonymes de Harms... Dans la multiplicité de ces noms et leur visible travail dérapage et déformation ne peut-on pas déjà observer un programme de vie ? Il y a aussi l'hésitation entre le X et le H, les signes de la croix couchée et de la fenêtre barrée...

Tu as raison, le travail sur le nom, le propre, est un *sdvig*, un déplacement déformant. Je pense à un vieux moderne Chrétien de Troyes : car par le nom on connaît l'homme. Ceux qu'on nomme « futuristes » ont tous un nom signifiant : volute, pierre, bouillonnement, phare, pain (Kroutchonykh, Kamenski, Bourliouk, Maïakovski, Khlebnikov), ils n'ont pas besoin d'un nom de plume, ce sont tous des Zaporogues.

Avec les pseudonymes on voit émerger inconsciemment une modulation : Harm's l'homme de douleurs, charms l'homme des charmes magiques et du charme auprès des dames, des dam-dames, le cher aux dames en quête d'une vérité dans l'écriture : une harmonie quasi mozartienne qu'il nomme pureté. Plus et surtout son prénom qui renvoie au Livre de Daniel.

Les signes : quoi de plus troublant dans son étrange familiarité que ce cadre vitré où : qui regarde l'autre ? Moi – le paysage, ou le paysage qui me fixe ? Le paysage muet. Le silence dans le mot, mais ça c'est une idée khlebnikovienne, en tout cas, à un moment de son histoire en prose et en vers, Harms nous regarde. Et il nous regarde par la fenêtre barrée, comme tu dis, et j'ajouterai comme un sujet qui, et là nous sommes au cœur du trou noir des années 30, qui s'est barré où ?

Entre X et H ? Cette aporie est mienne, celle du passage du tracé du nom XAPMC en russe au HARMS du français. On voit bien, visuellement ici, la transformation, le change qui nous fait perdre le sens du X russe – la croix de Saint André.

L'amusant c'est que le H de Harms c'est aussi celui de Esther, celle du Rouleau, celle qui sauve son peuple de l'extermination et dont les lettres compactées forment le cadre soutenu par ce H : la fenêtre, par laquelle s'envole l'oiselle Esther pour se transmuier en étoile.

II Tu dis que les Œuvres en prose et en vers de cette édition sont incomplètes. Quels sont les textes qui ont échappé à ce recueil ? Harms

serait-il la Belle au bois dormant des futuristes russes ? Quel est le sens de cette pétrification-congélation ?

Nous sommes incomplets, donc encore vivants. Mais là ça tient à l'histoire même du corpus avec lequel j'ai travaillé. D'abord un tapuscrit dans lequel il manquait des choses que moi je considérais comme importantes. J'ai donc fait se croiser plusieurs éditions et n'ai pu tenir compte entièrement de la dernière qui ne m'est venue complète qu'en fin de travail.

D'abord je n'avais que des extraits des *Carnets*. Complets, en russe, ça fait plus de 800 pages. Ce n'était pas sérieusement faisable dans le temps qu'il me restait. Puis, dès le début, ne les sentant pas, j'ai refusé de traduire les choses dites « pour enfants ».

La lacune majeure : j'ai volontairement pas traduit les « érotiques » (moins de dix petits poèmes), le genre même est en soi hautement périlleux et rarement réussi. Je vais quand même en donner deux, que le lecteur d'AP se fasse une idée.

III Harms et les formalistes. Face à Chklovski quelle était la position de DH qui lui se voulait « tenant du sans-objet et du sans-image ». On connaît mal le groupe de l'Obériou (cette association pour l'art réel), leurs positions face au pouvoir officiel du moment...

Futuriste, formalistes etc. je me retrouve de plus en plus réticent face à ces termes étranges, je veux dire étrangers aux pratiquants du « futurisme » et du « formalisme ». En tout cas, Khlebnikov ne s'est jamais qualifié lui-même de « futuriste » mais d'« éveilleur-de-futur » (je traduis ainsi un néologisme). Ça veut dire quoi : incomplétude comme on dit incertitude heseinbergienne. En d'autres termes, c'est le futur qui nous fait signe, la patrie de l'avenir.

« Le futurisme – c'est le futur, – la mort.

Le futuriste – un condamné à mort.

C'est-à-dire un amoureux de la vie » (Victor Sosnora, La Maison des jours, 1985-86)

Mais le comble, pour moi du moins, c'est : « l'AVANT-garde » artistique s'entend, s'agit pas du concept prolétariat. Les paresseux de langue l'utilisent, sans trop y croire, l'avent c'est une chose, un bidule pratique, il permet de se retrouver dans les étagères. Mais en réalité, comme le pointe Gérard Conio, à l'Est le terme est mythifié, à l'Ouest dévalorisé. Alors ? La langue n'étant pas un outil, je m'en tiens à la notion baudelairienne de modernes. Pour la langue russe, c'est plus compliqué, « moderne » c'est modern style ! Peut-être on pourrait s'inspirant du titre de Jakobson consacré à Khlebnikov les dire les « très-modernes » (sovremenneïchie) ? Ce qui signifie : nous voyageons librement dans le temps, Rabelais est mon contemporain.

Question donc : le gros des troupes, l'arrière de garde, où sont-ils ?

Génies, grands : Khlebnikov, Mandelstam Maïakovski, fort bien. Mais Kroutchonykh, par exemple, certes ce n'est pas un « grand », à mon sens, poète,

son génie est ailleurs : dans le livre. C'est comme l'écrit Sosnora « le seul poète de l'histoire à avoir fait lui-même tous ses livres. Jusqu'à la couture ! Le seul qui ne se soit pas fait payer sa poétique. Sa moderne ! qui ne buvait que de l'eau avec un peu de pain ».

Les obérioutes n'ont pas de position face au pouvoir. Au pouvoir d'État, et à ses multiples avatars. Je veux dire ils ne sont pas dans le cirque officiel de la littérature, ça veut dire : de leur vivant ILS NE SONT PAS PUBLIÉS, ils sont le miracle vivant des bouteilles à la mer, et quelle mer – celle de la répression de masse de l'élite et des masses !

L'Obériou c'est un mouvement papillon, il ne peut plus se manifester publiquement après 28. Le Nouvel an (because St Nicolas) est interdit, les obérioutes aussi. On ne peut pas dire politiquement que Harms et ses amis sont pour, mais ils n'ont pas la véhémence-contre de Mandelstam, ils sont loin du jeu tragique de Maïakovski, ils n'ont pas les plus-que-réticences qu'a Khlebnikov après 1919-20. Ils sont, comme l'est d'ailleurs Khlebnikov, ailleurs, « toujours un peu de côté » dit Harms, c'est-à-dire en plein dans le vif de la chose déjà saisie par le mort. En fait, ta question c'est : comment être vivant, créateur, dans un naufrage obscènement mortifère ? C'est aussi la mienne.

Pour les éveilleurs-de-futur, schématiquement, c'est simple, le mouvement est ascendant, rêve-révolution. Ouverture des possibles. Harms et ses amis vivent dans l'espace intermédiaire qui va dégringoler dans la pulsion de mort. D'où ces nombreux récits de chute, tout tombe, même les nombres si chers à Khlebnikov et liés chez lui précisément à une rythmique de l'écriture, et de la grande Écriture, celle de l'histoire, les engendremens comme dit l'hébreu, que font les hommes.

Schématiquement dans la montée il s'agissait de « mesurer Dieu », phase du transfini cantorien, il s'agit maintenant pour la génération de Harms de plonger dans le zéro, dans le cisfini, en d'autres termes la période congelée s'est substituée à la phase vitale.

IV Peut-on parler d'un post-futurisme ?

Le postfuturisme ce serait quelque chose comme l'au-delà cher aux religions. Je n'y crois guère.

Reste que Khlebnikov qui pour moi est la pointe vitale et décentrée du mouvement, Khlebnikov n'a pas fait école. Des comme lui, il n'y en a pas. Il a eu deux vrais lecteurs : Mandelstam, c'est assez connu, et Harms. Non seulement parce que chez ce dernier le personnage de Khlebnikov chevauche le cheval des sens, mais plus imperceptible : dans *Lapa* de Harms on trouve la rime smort/mort et dans un manuscrit de Khlebnikov que Harms ignorait : zmort/mort.

Imperceptible plus fort qu'une démonstration : effet de ce que j'appellerai les phonèmes errants (en hommage au récit hunique). Le postfuturisme, c'est nous en réalité ni avant ni après, mais en plein dans cette pulsion d'écriture vitale, non

un mouvement « littéraire », mais quelque chose qui n'a pas de nom, la chose, le *Ding* cher à Lacan. Ding dong, la cloche de *Zanguézi* dont le battant (la langue en russe) cogne contre l'esprit, donc pense.

Les modernes russes de cette époque ont pratiqué le décloisonnement de la langue : syntaxe, sons, morphologie, et des genres de la littérature, ils ont haché menu le mot pour faire jaillir d'autres regroupements signifiants avec toujours, me semble-t-il, cette spécificité des travailleurs de la langue maternelle russe : sens et son noués. Pas nihilistes, même si certains se sont suicidés, si d'autres ont pratiqué des écritures alogiques. Alogiques, par rapport à quel schéma dit « logique » ? L'aristotélien ? Le kantien ? Le transcendantal ? C'est vrai qu'ils n'aiment pas Kant, celui de l'œuvre d'art une et achevée, héritiers en cela des romantiques allemands et de la fragmentation comme « miroir » de la modernité. Ils aiment Lobatchevski et sa géométrie non-euclidienne.

La question béante qui nous hante : le national-socialisme et Auschwitz d'un côté, le national-bolchévisme et la Kolyma de l'autre. Les termes sont-ils interchangeables ?

V Les rapports de Harms et Malévitch. Tous deux ouvrent dans leurs champs respectifs de nouvelles perspectives.

C'est dans les années 26-27 qu'il est question d'une alliance des « gauches » Obériou et Malévitch.

La même posture. Comme le montre bien Mikhaïl lampolski dans sa préface qui philosophiquement situe Harms, ils sont très proches dans leur conception de l'objet. Et pour revenir à Chklovski et faire rapide : celui-ci regarde autrement l'objet de la réalité, alors que Harms regarde, et là il rejoint Malévitch, le « sans-objet », l'objet du réel, l'objet impossible.

VI Parmi les noms propres autour de Harms, aucune trace de Mandelstam (ils sont pourtant liquidés tous les deux à peu d'intervalle) et par les mêmes ...idem pour Tsvetaeva...

Mandelstam disait quelque chose comme : on n'est à personne son contemporain. Mais existe la musique des sphères. Ainsi Harms a pu être historiquement le contemporain de Kroutchonykh, du « non-poète » Pasternak, de Tsvétaïeva (de mai 22 à l'été 39 elle n'est pas en URSS), il n'a pu l'être de Khlebnikov mort en 1922. Mandelstam, Akhmatova ? Bien que poètes de Leningrad, où sont-ils ? Il y a rythmiquement quelques lieux dans les textes où l'on peut entendre comme assourdie, la voix de Mandelstam. Mais pas de mention directe de son nom ni de celui de Tsvétaïeva. Khlebnikov lui est présent : sa voix monte de l'édition de 28-33, la merveilleuse « formaliste » en dépit de ses imperfections, l'incomprise par Maïakovski, la Stépanov-Tynianov.

VII À partir de 32 les poèmes semblent disparaître au profit d'une prose minimale où s'affirme un nonsense... Cette disparition, alors que Harms avait toujours pratiqué un véritable décloisonnement des genres, comment l'interpréter ?

Parfois un poète se trouve obligé de recourir à la langue rugueuse de la prose. Pour Harms il y a effectivement une dialectique « prose »/« vers »/« théâtre », la disparition je la vois liée à la catastrophe de l'arrestation-rélegation en 32 et à des causes, c'est l'opinion de Jean-Philippe Jaccard, internes, de structure. Ça paraît vraisemblable, une conséquence de la descente dans le zéro, si on veut, mais comme y insiste Mikhaïl Iampolski, l'ironie a quelque effet en retour : le witz, l'ironie, va rattraper l'ironiste.

VIII Harms semble devenir une référence pour ceux qui se réclament d'une « avant-garde ». Tu réfutes cette notion, pourquoi ?

Si la notion est opératoire, il me semble qu'elle devrait fonctionner comme un concept dont Canguilhem disait que le travailler « c'est en faire varier l'extension et la compréhension... lui conférer progressivement, par transformations réglées, la fonction d'une forme ». Je ne vois rien de tel avec la fameuse « avant-garde ».

IX Harms contemporain de Khlebnikov et de Kroutchonykh ?

Tu sais avant de traduire, il y a, pour moi, tout un jeu qui consiste à tirer les fils et, bien sûr il en vient de partout, ce qui fait que l'animal, Harms en l'occurrence, se trouve pris dans un réseau que j'espère signifiant, ce qui veut dire qu'il est « contemporain » de tous les points cardinaux de l'espace et du temps : Gorgias, Pythagore, Meyrink, aussi bien que Kroutch et Khleb. Pour ces derniers je crois que le rapport n'est pas le même. Khlebnikov meurt en 22 avant la formation des URSS (des ours), ce qui de lui passe à Harms : c'est la posture, le souffle de l'écriture, la pensée.

De Kroutchonykh qui ne publie plus après 1930 il reçoit la pratique ludique (et scatologique) du découpage (cf *Le mot comme tel*). Les fils fonctionnent comme le phonème : déterminé par son rapport aux autres phonèmes, en soi il ne fait pas sens. C'est la vision de la science, pas celle du poète. Harms comme intersection. Au 10^e anniversaire d'octobre 17, Harms a écrit fébrilement une pièce abrupte *Elisabeth Bam*. Comme homme du théâtre des années noires, il la joue en limite d'asphyxie (Mandelstam est asthmatique) dans un espace restreint – une goutte d'eau qui tombe d'un escalier pour produire un son : Elisabeth **BAM!**

Marseille, avril 2005

À ma femme

Longtemps que je ne me suis assis et n'ai écrit
je pendais tout ramolli
le plume me tombait de la main
ma femme s'asseyait sur moi
je repoussais le papier
couvrais ma femme de baisers
assise nue devant moi
respectant le silence
je lui embrassais le côté
le cou les seins le bas du ventre
clappait franchement des lèvres entre ses jambes
là où coule le jus d'amour
ma femme pudiquement
m'enveloppait de sa cuisse chaude
et m'envoyait droit au visage
le jus d'amour comme d'une fiasque
de tendre passion je gémissais
et avalais le jus poisseux
et ma femme avec moi gémissait
en essuyant les mucus sur ses jambes
et collant à mes lèvres
ses deux éponges frémissantes
elle se repliait en deux
en se cachant honteuse sous sa jupe
Sur mes joues coulaient
cent tendres petits filets
et dans la chambre volaient
les arômes des caresses de femme
Mais suffit ! Où est ma plume ?
Où mon encre et mon papier ?
L'arôme s'envole par la fenêtre
épouvantée ma chérie fait un bond

Je fonce à ma table me voilà à écrire
me voilà à assembler des lettres
me voilà à tirer sur la corde
et à tresser des sens variés

3 janvier 1930

223

Tu couds. Mais c'est un peu bêtasse
Ce qui me plaît c'est ta conasse
elle est humide et elle sent fort
Machin va regarder, crier, hurler
s'enfuir en se bouchant le nez
en essuyant l'humide sur ses mains
reviendra-t-il, c'est la question
rien ne se fait en un soudain
Ton jus m'est une joie totale
tu penses que c'est répugnant
mais ton con je suis prêt à le lécher le lécher sans arrêt
et ton mucus à l'avaler jusqu'à en dégueuler

1931

Huit jeunes poètes de langue(s) allemande(s)

*Je vis en Allemagne mais
beaucoup disent que j'ai l'air plus jeune*

Cinquante-huit poèmes choisis, traduits et introduits par
François Mathieu

La poésie de langue(s) allemande(s) – en tant que forme autonome – a eu ses grands noms : Rilke, Trakl, Benn, Brecht. Après Auschwitz, Theodor Adorno a pu déclarer qu'écrire un poème eût été barbare, affirmation signifiant qu'après le cataclysme du nazisme les poètes allemands ne pourraient jamais plus écrire comme avant. Ce que contredirent Paul Celan et Nelly Sachs si fortement qu'après eux on put poser la question : leurs successeurs n'allaient-ils pas être condamnés à n'être que des épigones ou des dilettantes ? Or, il y eut Erich Fried, Ernst Jandl, Oskar Pastior, Rolf Peter Brinkmann, et il y a toujours Peter Rühmkorf, Werner Dürrenson, Volker Braun, Friederike Mayröcker, entre autres, dont pour le moins on peut dire qu'ils ne furent ou ne sont ni des épigones ni des dilettantes. À la fin des années quatre-vingts, avec la chute du Mur de Berlin, on vit s'épanouir une nouvelle génération de poètes qui, pour beaucoup, avaient vécu en RDA et qui, nantis des expériences (des armes) de la résistance passive (à Dresde, Leipzig ou Berlin-Prenzlauerberg), s'engagèrent dans les voies multiples offertes par l'ouverture des frontières : Kurt Drawert, Durs Grünbein, Thomas Kling, entre autres. Trois anthologies (1), parues en France à l'occasion du Salon du livre 2001, où la littérature allemande était l'invité d'honneur, en portent l'intéressant témoignage, singulièrement celui que la poésie est subversion, résistance, besoin de connaissance sensibles.

Et aujourd'hui ? On pourrait croire que l'enthousiasme de la fin du siècle dernier est quelque peu retombé. Pourtant on édite bon an mal an trois mille recueils de poèmes écrits par un bon millier de vrais poètes, créateurs et chercheurs d'un nouveau dire poétique. Par ailleurs, toute la poésie de langue(s) allemande(s) n'est pas que dans les librairies, où elle occupe trop souvent un coin obscur. Elle est modestement présente dans des cafés, des maisons de la littérature, des universités. Mais elle l'est surtout à Berlin, où l'on constate un phénomène étonnant qui, observé de près, ne nous surprend pas. Dans une sorte de triangle d'or circonscrit aux vieux quartiers des Granges et du Prenzlauerberg, on vient

(1) *La poésie allemande contemporain. Textes choisis et présentés par Kurt Drawert*, Seghers Goethe-Institut Inter nationales, Paris 2001.

Après l'est et l'ouest. Volker Braun, Durs Grünbein, Bert Papenfuss, Oskar Pastior, Textuel, collection L'œil du poète, Paris 2001.

Sans inquiétude aucune. Anthologie de la poésie allemande contemporaine, choix et traductions par Barbara Paul, Le Temps des cerises, Paris 2001.

écouter de la poésie, en discuter, controverser dans des lieux d'expression de la culture alternative, cafés, clubs, cinémas, usines désaffectées, où par ailleurs une « no-name-generation » écoute et/ou joue du jazz, du rap, etc. L'information lancée à coup de SMS et autres courriels fait que ces lieux sont pleins à craquer, qui ont nom : Club Eschschloraque, SchokoLaden, Bastard Club im Prater, Kaffe Burger, Fischladen, Roter Salon, Kalkscheune, Friedrichshainer Weinsalon. Parallèlement, des revues alternatives rendent compte pas à pas de ce mouvement. Celui qui a connu Berlin avant l'unification n'est qu'à moitié surpris de cette situation : ce coin de l'ancien Berlin-Est était déjà dans les années quatre-vingts un lieu de création unique, de subversion, notamment dans le domaine de la poésie, considérée non pas comme un isolat, mais comme une partie d'un tout artistique, du vieux rêve de l'œuvre totale.

Cette poésie qui se fait et qui se dit dans ces lieux enfumés où, aux éclairages parfois violents succède la pénombre, et où le ballon de rouge français ou italien concurrence le demi de bière, n'a pas besoin de manifester. Ou plutôt un poème de Kersten Flenter, chef de file du réseau social-beat, journaliste, éditeur (Édition Roadhouse) peut en être l'emblème :

Je vis en Allemagne (2)

Je vis en Allemagne mais
Beaucoup disent que j'ai l'air plus jeune
Avec le calme d'un épouvantail
Je suis ici et regarde ma vie
De l'extérieur
Oublie le numéro avec l'âme homme
Ou l'état d'esprit
C'est quelque chose d'organique –
Dans l'utérus on te fournit
Cœur poumons yeux bras
Et plus tard suivent la peur la déception
Et la mélancolie
Et toujours l'on dit
Où aller en face
De trois crânes brandebourgeois
Où regarder quand
Des portes de réfrigérateurs se ferment
Derrière des enfants prends la raison
Pourquoi tu es ici
Et soustraie-la de ce que tu vois
Et si tu constates
Que ce sont tes propres pieds
Qui sont dans tes chaussures
Dis-leur qu'ils peuvent marcher

(2) © Kersten Flenten. In *Lyrik von jetzt* [Poésie d'aujourd'hui], anthologie de Björn Kuhlrig et Jan Wagner, préface de Gerhard Falkner, Dumont, Cologne 2003.

Pour illustrer cette réalité, j'ai choisi de présenter huit poètes, quatre femmes et quatre hommes, trois nés en 1969, les autres entre 1971 et 1975, et ayant tous publié depuis 2000 un ou plusieurs recueils chez des éditeurs reconnus (3). Cinq d'entre eux vivent à Berlin, l'une vit à Vienne, un autre (suisse) à Berne. Je dois la découverte d'Anja Utler à l'éditeur viennois Franz Hammerbacher (éditeur de Margret Kreidl) ; celle de Marion Poschmann, Monika Rinck, Silke Scheuermann et Jan Wagner à Ulrike Draesner (4) ; et celle de Björn Kuhligk, Christian Lehnert et Raphaël Urweider à mes propres lectures. Quant à l'ordre des poèmes, il respecte simplement la chronologie de la publication et, à l'intérieur d'un ouvrage, celui du choix éditorial que s'est imposé le poète traduit.

Le lecteur d'*Action poétique* connaît bien les pratiques du traduire. Il sait, contrairement à l'antienne, que le traducteur n'est pas un passeur, ce qui le réduirait au rang du chauffeur-livreur, mais un créateur qui ne lui met sous les yeux que ce qu'il veut et peut transposer. En fonction d'un savoir faire : la lecture sévère, la compréhension sensible d'un poème source et l'écriture d'un poème cible. Ce faisant, il a lu et goûté des images et une musique, transcrit les unes dans son propre paysage, et transpose la musique de la langue source en la musique de sa propre langue, lesquelles n'utilisent pas les mêmes outils – opération dont le résultat est « le poème du poème ». Et se colère contre lui-même de laisser de côté bien des poèmes qui lui résistent jusqu'à l'impuissance, au risque de ne donner qu'une image partielle de l'étranger, de l'étrangère qu'il veut inviter à notre table.

D'une façon générale, cette jeune poésie de langue(s) allemande(s) est essentiellement ancrée dans le réel environnemental ; de la génération précédente, elle a perdu l'acuité politique. Richesse des images, précision, sensibilité à la langue, goût pour la narration, intérêt pour la connaissance observationnelle du monde dans toute sa complexité en sont les caractéristiques.

(3) Auxquels j'adresse mes meilleurs remerciements après qu'ils ont mis gracieusement à ma disposition les ouvrages que je leur demandai, sans lesquels ce « fronton » n'aurait pas été possible.

(4) Après que j'ai fait la connaissance de Margret Kreidl et d'Ulrike Draesner grâce à Henri Deluy dans le cadre de la Biennale Internationale des poètes en Val-de-Marne.

Björn Kuhligk

Manif

pierres gaz cocktails cris une femme
qui pleure parce que son ami est maintenant
chez les flics qui arrivent tout le monde court
quelques-uns s'arrêtent se baissent jettent
des pavés des flics approchent tout le monde court
traverse des rues traverse des cours on défonce
des portes dans des entrées d'immeubles deux sont
perdus des matraques tombent sur la tête panique
aïe les fascistes les aïe feu camion de chantier brûle
deux voitures renversées barricade comme autrefois
beaucoup de flics en sous-sol dans la station de métro qui derrière
puis deux turcs ont des barres de fer frappent
sur un flic qui s'effondre
ils continuent à frapper sang unité spéciale courtes matraques
sans boucliers se précipitent et cognent vite
métro retour à la maison allumer la télé
regarder tu vois c'est moi

Sans col et si nous y réfléchissions

Les films en couleur sont stockés dans des réfrigérateurs
un rapport sexuel peut débiter dans la cage
d'escalier, oui, parmi les animaux nous
sommes les plus tristes

nous tirons de l'argent des distributeurs
nous louons des chambres pour l'été
poussons des chariots dans
des boutiques fortement achalandées

oui, mais, SI NOUS Y RÉFLÉCHISSONS,
nous stationnerions sur des belvédères, une foule
de nomades dans la lumière bouleversée
« Il y a des signes », chuchoterait
quelqu'un, « Une amélioration »,
ajouterait quelqu'un et peut-être
qu'après quelqu'un dit : L'HOMME
EN TANT QUE PLUS PETITE UNITÉ ÉCONOMIQUE
va chaque dimanche acheter de la pâtisserie ou
se tient devant une lunette de visée
au bout de laquelle le corps tombe, BONNE
CHANCE, VOISINS, oui, il suffit
de savoir à quoi ressemble un iris de jardin

Données météorologiques d'Amrum (5)

km/h : 1-5

vent : léger

état de la mer : légèrement ridée

ici la terre est stable

au-dessus de l'eau, les aiguilles au pouls,

on est en passe de dédaigner

le temps en tant que variable

elle en tennis et anorak

porte aujourd'hui une capuche, retourne des coquillages

une pierre au fond de sa poche

plus tard un bleu lourd

au-dessus de l'eau et une étroite

lumière qui jaillit brièvement

du champ de dunes :

km/h : 50/61

vent : fort

état de la mer : la mer commence à se cabrer

devant la maison les feuilles des fleurs

du sureau par le vent

secouées, la clôture inclinée

Les sept bien-aimées

La première est couchée

sur mes genoux

devant des jours sanglants

la deuxième me sort de l'esprit

en balbutiant

et met en fagots les années

la troisième est un jardin

que les cris des oiseaux enflamment

la quatrième n'existe pas

la cinquième dit amour

ce que je ne crois pas

la sixième porte

des cantates de baisers sur les seins

la septième s'en va

et détruit la semaine

(5) Île allemande de la mer du Nord.

Blocus de Berlin

Ici il y a toujours un soiffard
près de l'appareil à sous
quand je traverse la ville
la nuit
avec le dernier métro
et qu'après je cherche un projet utile
pour des enfants et la vie

vaut mieux que tu laisses les bières exploser dans le congélateur
quand tu regardes grandir
les arrondissements, la vodka aussi s'altère,
tu sais, les rues, elles viennent
toutes du même ventre maternel
d'un film de dimanche après-midi
avec au-dessus ce ciel wagnérien
dans lequel je sais tout dire
quand j'ai les mains sur la peau
de l'amour / il n'y a pas ici
de routes côtières

La matière dont est faite la terre

était la plupart du temps pareille / les objets
ne peuvent pas se voir

la fonction je est allée faire les courses
par-dessus un ciel mort qui sur le front panoramique,
copie brillante, représente les océans

les continents sont une vidéo périmée
qui a surchauffé le joueur et les yeux
de ceux-ci qui venus manger n'avaient plus faim

au début des discours sur la technologie
le personnel d'un matériel roulant se tenait
devant les pointeuses et riait

que l'avenir aurait besoin de nous était
une plaisanterie répandue à travers le pays, dans laquelle
les premiers descendent la conscience des troisièmes

au bout des ordinateurs personnels il y a
l'ordinateur central qui éteint
les moines en feu des temps reculés

les atteintes aux droits de l'homme quel
merveilleux terminus qui savait
se présenter sans être médialement jamais convaincant

viens prendre l'air et allons nous promener
marchons dans le bistrot du monde

Temple

Le rocher

Abrupt, comme un piquet qui s'incline, le rocher se dresse dans le vent, langue ébréchée, qui chante doucement, jusqu'à ce que dans les grottes calcaires les notes retentissent, comme si elles étaient les cris d'un agneau qui, attaché là, saigne lentement, râle, se tait et se remet à crier, le cou tendu dans un espace qui s'étire, invisible, dans son crâne. Tu suis de noires fissures, palpes des arêtes, des aiguilles de pierre qui, chauffées au soleil, désignent l'éther. Comme taillés dans le fragment d'une plaque de cuivre, contours dans la poussière, tu aperçois deux yeux, anneaux scintillants de métal poli... La bête meurt et meurt, revient et meurt en toi, et ne s'oublie pas, elle meurt avant toi, miroir de ta persistance, toi qui es sans voix, un passant sans chemin.

Le volcan

Les années d'après seules se comprennent, la mer immobile de lave morcelée, arêtes qui tranchent avec une égale rigueur le vent, les os ou le cuir. Tu aperçois le reflet du ciel noir derrière des rideaux de lichens, la force apaisée des éruptions : la colonne de feu qui précédait les montagnes, la nuée jaune qui roulait au-dessus des plaines et glissait des bêtes dans le cerveau tant qu'elles moururent, se sont perdues dans la cendre et les éboulis. Une seule trace. La langue qui, fumante, léchait des cadavres, des broussailles, toujours plus reconnaissable, toujours plus tenace dans le fleuve du temps, a trouvé leurs corps, les refroidissant, ralentit le courant, est figée de l'intérieur en longs tuyaux. À présent tu regardes dans la mémoire du silence, par-dessus l'écume pétrifiée de la houle.

La machine

Au fond du souffle la machine travaille, clair-obscur,
où tu suis des yeux des courbes lumineuses,
pendant que, par un puits de lumière, le jour artificiel
fait irruption, réflexes... sans cesse des piqûres
et le courant. Tu es pris, en toi immobile,
comme si tu allais te diviser, foisonner dans un bouillon de culture,
cent fois, une armée, tu entres dans ton corps
et marches, tu guettes les bruits : mais ce n'est pas toi,
c'est la machine, le bouton de nuit, liturgie, ô cœur,
ô battements cardiaques qui tremblotent... c'est le cœur brûlant
au pluriel. La langue est étrange dans ta tête :
Qui connaît le plasma et les fleurs, les valves et les cheveux ?
Même les mots n'ont pas besoin de toi, ils poussent
comme le grondement d'un moteur, une prière de la langue, chuchotée dans l'absence :
« ... le boyau, les boyaux, la boucle infinie... »

Le partage

La nuit forme une peau de lait, tension tremblante,
avant un imaginaire possible et ton réveil. Une douleur
lentement s'enfonce dans l'espace, sans origine ni but :
quelqu'un se tient dans l'entrée, sans savoir s'il doit rester
ou s'en aller, germe pour un corps à venir
ou mort de qui ? Quelqu'un attend quelque chose qui le complète,
répète, comme si ses souvenirs pouvaient lui survivre.
Sa trace mène à travers l'ombre de la pièce
dans une autre vie, les instants circulent plus vite,
il dérive plus loin dans un temps qui commencera
quand il aura disparu. Il retrouve devant lui
l'espace immense, noir et ouvert, qu'aucun présent
ne limite, aucune syllabe ne s'y enfonce, aucun gène.
C'est son miroir : il le voit. Il entend une voix
comme un écho dans les ténèbres : toujours tu es et partout moi.

L'explosion

Une voûte de poussière dans le ciel, des vols
d'oiseaux blancs le traversent comme cendre dans le vent,
le remous par rafales te saisit, la métamorphose : piliers
en galets, notes en bruits, icônes en suie flottante.
Ton coeur bat de plus en plus vite, c'est l'instant
où les cloches refondues retournent à la terre,
artères métalliques, c'est l'heure où la lumière du jour
bascule, tu te glisses à l'oreille jusqu'à la barrière,
s'enfonce dans les profondeurs : ... Un crucifix se dresse
dans la vase retournée, anticorps du souvenir,
hors du regard de l'homme, un morceau de bronze rentre
dans l'écriture des cristaux, énigmatique comme une pierre.
Le silence, Dieu sans témoins, le silence,
des années durant l'instant que l'on ne peut se rappeler :
une voûte monte et devient ce qui est.

Finistère

Notes à la fin du chemin de Compostelle

Plantes nomades, qu'elles soient sur les blanches vacuoles
du quartz, sur des parties d'épaves, des maillons de chaînes rouillés,
qu'elles soient sur des carapaces de crabes morts, elles amarrent
le fond détaché, anorganique de tes regards à la mémoire
de cellules circonscrites – algues bulles, filaments, épithéliums.
Elles fêtent l'origine du respire en pleine misère
des galets – prêtres gris de tribus macrobiennes,
pilotes dans la coulée de l'acier, enkystés dans des spores,
code-barres du futur, s'il n'y a plus rien à espérer
dans des pores durs comme la pierre.

Mais leur écriture reste éternelle.

Leurs italiques verts contredisent leur propre décomposition
et fleurissent. Leurs corps se répètent en s'enracinant
dans leurs corps, séparent des blocs de roche, s'accrochent
des siècles durant à l'aride arcane d'elles-mêmes :
entrelacement qui se concentre sur son secret
en proliférant sans discernement.

Lichens, sous le Monte Louro

Accroupi, tu étais aux écoutes du balbutiement des vagues,
du rire continu,

pinças les lèvres
quand ce bruit en toi, déchirement d'entrailles, se dévora :
une douleur vide sous la mer ? Un « Écoute... »
perçant : le bruissement s'étend

et liquéfie la terre,
le bruissement vibre à travers la fragile coquille d'œuf,
le bruissement se sépare

de la courte séquence b-r-ch-t.
Écoute : dans la creusure d'un tunnel
on t'interrogera là-dessus,

on t'interrogera sur ces syllabes,
comme sur des becs acérés des mouettes, des pinces.

Mais tu les auras oubliés.
Tu as entendu l'embrun, sinon rien...

Les bruits trompaient comme trompe la ligne des côtes à marée basse,
trompaient comme trompe l'éclat des galets mouillés.

Tu le poses sur ta langue, goûtes sa pesanteur.

Costa da Morte

Au coucher, quand la pluie tombait, la côte floconnait,
tartre dans le grand verre entre les eaux.

Des vents descendants des écueils t'effleuraient sans pitié.

Tu entendais des sons que ta langue ne connaissait pas,
qui se renfonçaient sans bruit dans l'obscurité panique,
avant que tu sois, bruit

que tu ne pouvais limiter :
nuit d'un corps qui n'existait pas

nuit d'un dieu qui jamais ne fut,
heure nocturne, comme on te donna du sang à boire,
nourrit ton corps dans un corps étranger.

Recueilli dans un vide torrentiel : un rayon de lumière alluma
de la vie, t'éteignit, alluma des îles cellulaires, chants clignotants
de la résurrection dans l'ennui parfait

du moi. Était-ce une goutte mouvante, grossie sous la lentille
de la mer ? Dans des reflets de vapeur : une écume organique ?

Pourtant dans la fécondation imperceptible du soleil
avec ton ombre la clarté se leva.

Un matin au pied du Monte A Moa

Vers l'Ouest, au-dessus des rochers, en direction de l'oubli,
où les pierres tombales ne portent plus de nom, seules
des pupilles cristallines regardent fixement la mer, où les embruns
rongent le béton avec persévérance,
des nervures de côte, perforées, s'étendent sous le parapluie du brouillard,
hoc est corpus, affouillées
dans des râles, où s'arrête le nom des rues,
les points trigonométriques,
où ton souffle a flanché face à la tempête, temps
infiltré dans les trous du karst, où la nuit nourrit les souvenirs
des mouettes, où seuls des lichens retiennent encore
l'eau contre les remous tranchants
de la solitude, où, citation d'une phrase non dite,
tu boites, incertain des lois
de la géométrie, de la force de la pesanteur, où les sombres accords
des cornes de brouillard te poussent impitoyablement dans l'avenir...

Marion Poschmann

Asile de clémence

plaisir baroque à déborder,
les paupières palpitantes, jambes palpitantes,
sommeil lourdement sucré, douce charge
cette chair et déjà à l'extérieur de ton contrôle,
s'écoulant en images déjà, programme
télé privé, jus rosâtre que j'avale,
tu as vissé tes lèvres sur les miennes
et le corps, pompant et rêvant,
commandé à distance, se meut

nous passons sur les ondes, les membres
se touchent, donnent des signaux, j'ai
la peau pleine de sirop, je colle
à toi, des séries tardives s'y écoulent,
des films légers, phases de sommeil paradoxal, s'agitant
la nuit nous travaille

j'ai envie de déborder
tu testes dans le sommeil
la capacité de préhension des mains,
examines les fruits des pays chauds, remues
des compotes de pêches, de prunes, d'abricots
brûlantes qui gonflent, les images se raccordent,
visqueux je vois des ventricules, diapos
de murs totalement sucrés,
un rayon de lumière, un coin cuisine qui se stabilise,
et toi qui me palpés jusqu'à ce que je devienne lourde,
transparente, luisante, le corps confit

parc nu

refus ; l'automne ; un crâne dépouillé de ses feuilles :
la dame émaillée sous des marronniers
ruisselants, délicats
émaux autour du cerveau comme
une écorce d'hiver ; avec des regards qui me l'aspiraient
légèrement dans les yeux

était entrée dans les feuilles
mouillées : autour de ses pieds
des merles couraient en sandales
de sable, je me pris désormais
plus souvent la tête,
le tâtonnement épuisant
des phénomènes familiers

dans l'air l'état grossier du clair et de l'obscur

ça sentait la camomille et
ce qui nous plaisait, c'était la fine divisibilité
celle des schémas de montage, herbes en suspension
avec vue sur la mer, nous avions
bien fait d'y passer la nuit,
d'attendre le changement paresseux du quai
qui montrait maintenant un penchant pour une sévérité des formes,
la simplicité des règles florales, blanches idoles
dans le constant équilibre des rails, et
sur des plaques grises une lumière bien assortie,
de notre lit nous avons contemplé les contours
ambulants du temps, cartes postales dévastées
d'un destin démesuré,

dans le gravier sec des voies
hampes et tiges s'élevaient, ça sentait
la camomille et l'eau salée, mais
nous étions assis là comme autrefois et
tu ne cessais de te palper les doigts,
les ombres des nuages
passaient sur ton visage

la vierge au buisson de roses

esquisse les arbres, esquisse
des bois d'aulnes, à travers la prairie
des corps étrangement différés,
en crêpe de deuil face
à une lumière noirâtre et
encore enveloppés dans la chaleur
d'un asphalte de soirée,
des corps, esquissés comme des arbres, comme
des bouleaux pâles éclairés,
nous sommes des herbiers, en nous
les espaces s'allègent, s'alourdissent,
essaims qui s'effeuillent, vert tilleul
gris peuplier, souvenir itinérant
froid et humide de petites pierres, prés
qui crissent gravier

tout cela sera
la mort
amour gardé passage
d'horizons disloqués

l'inadvertance brodée des premières étoiles

le cycle du domaine forestier

déplacée dans des forêts
la même procédure qu'autrefois
dans les ombres puissantes de la mère : sapins et sous-sapins
ruisselaient silencieux et discrets
c'était un ensemble sombre
était sapin noir valériane
absinthe et ginseng

je tenais sa main
je suis le parfum
de pommes écailleuses
inquiétée par les sombres taches :
je voulais laver la pluie
sur ma veste

arbres dans l'attitude froide et humide de la prière
longues têtes qui gouttent

les forêts de nos contes rentrent chez nous

ils existent encore
ils étaient assis à mes côtés sur la plage
et déplaçaient la forêt d'un
coin à l'autre
ils ne changent pas leur point de vue
ils ont juste peur que le paysage
soudain pâlisse

ils aménageaient des champs de fraisiers
entre des visages qui luisaient
comme des troncs écorcés personne
ne les avait vus venir
ils avaient beaucoup de mousse en eux
des moustiques y couvaient la forêt
progressait

ils étaient assis à mes côtés sur la plage
ils aménageaient des champs de fraisiers
ils existent encore ils pénètrent plus profondément
ils déplaçaient la forêt
ils ne changent pas leur point de vue
ils entrent toujours à pied
dans le sous-bois
et toujours seuls

la marche de l'horizon

je marchais tranquillement vers la sortie
je marchais
sous les mûriers sans manches
étranger, indécent
le vent me rendait moins bruyante

je marchais dans les
pulsations contraires
de ces buissons à la pièce, de ces objets
écartés et durcis, bilans de formes perdues, leur
étrange persévérance

le rempart oriental
se composait de plantes délavées d'herbe délavée
c'est comme ça qu'avec tout ça
ça me serait arrivé
il me resta
une sensibilité pour la douce grisaille
et le déboisement ferreux de l'espace

mûres violettes
plus fleuries que
plus en sécurité qu'

une mémoire où je suffis
partant y vivais en états
et la quittai
comme des paillettes
comme des automates mentaux
je rembobine

terres à moutons

poires à cuire noix herbe
c'était blanc c'était rouge c'était gris
mosaïques de décombres matériaux
perdus nous nous faisions invisibles

marchandise tardive les matelas de l'après-guerre
comme des taches de vieillesse au jardin
nous recevions nos points faibles nos
T-shirts aussi toute la journée encore la pleine nuit

nous compensions les poires avec
les guêpes un engorgement de fleurs gratuit
à la fin de l'été était blanc ou rouge
toutes les chaleurs se multipliaient

un pré avec des arbres on grandissait
sous des éclairs s'obscurcissait était
le port de vieux habits ne sont pas terres
à moutons

allées de peupliers, solubles dans l'eau

les collines à présent bruissant d'une main
dans l'autre, des terrains
entiers s'éclipsaient,
là où les projets des pères s'achevaient

il restait l'ossature grise d'un bâtiment
dans notre dos. devant nous le lac
qui refroidissait. du sable se frottait doucement à l'autre.

désormais sauvages, tiroirs elles étaient
pour une herbe imprécise, pour des places pleines de galets.
c'est ainsi que le paysage enveloppait
prés et champs se couchaient bord à bord,

les conduites suivaient
l'apparition d'étoiles anciennes
un jeu de puce scintillant, entre,
sors.

mais moi, je pâlis devant
des buissons de noisetiers et des rivières
les moustiques dans le vent ascendant.
si brève composition

chercher la proximité des chaleurs perdues

*toutes les entreprises industrielles
ne seront d'aucun intérêt pour les bêtes
qui vivent et les plantes qui poussent
à l'état sauvage, quand elles sont trop
propres et trop bien tenues*

à nouveau nous appartenons au bruit des villes
comme de jeunes forêts spontanément apparues
sorbiers qui colonisent une gare abandonnée

nous campons, dis-je, dans des jardins publics
couchons sous les bancs dans des sacs de couchage
branches arrachées, couleur de camouflage, tordus

je dis que nous voyons l'état de tension des feuilles
elles pendent sous notre regard, l'humidité
s'amasse sur elles, dès que nous tournons la tête elles tombent

espace, dis-je, arracher des herbes,
créer de l'espace, nous dormons dans des yourtes
sur des parcs de stationnement, dans des cours d'école

nous arrêtons entre des tapis de double fil de fer
sur des pierres de grilles de pelouse
des tasses ambulantes colportent les points d'arrêt d'une rampe

notre présence personnelle
n'est pas exigée pour cette manière
de se loger

je dis que nous nous couchons en travers de ce monde
dans des nids de trèfle blanc
de lotier de lupin de luzerne

de brusques travaux de construction nous trouvent impréparés
le matin nous avons collecté du sang
suffisamment pour nous reposer

Monika Rinck

parc

la lumière blanche dans les rues
fait des fagots de la ville et dans le parc
à travers les chemins, où l'été se brûle,
se dressent les voiles de la fumée.
nous sacrifions d'abord ta chasteté, mon cher,
et recevons en échange le don de la langue,
épuisés et défaits les corps reposent
dans l'ombre du discours

étang également

à l'endroit où quelque chose fut
se remplit le creux devient étang.
l'eau est de suite noirâtre.
elle stagne. dedans, imaginés, des sapins.
noirâtres aussi. étroits.
ce qui se passe alors n'arrive que tous les douze ans :
au milieu s'élève le vide
comme une tension, étire l'endroit le plus éloigné
de toutes les rives, en fait un crochet.
si bien qu'à la fin ultime la rive
ressort, qui se compose de :
mousse noire et putride,
faune malingre
et quelque chose comme du caoutchouc.

mon hiver avec des individus

une renault blanche un parc gelé de part en part
tout est pelé – autour au dehors là-haut une cloche grignotée
c'est la ville, les gens dans leurs maisons.
le regard nous fait sortir dans la lumière blanche
au-dessus de la pépinière et entre les branches pontificales
clignote un ciel aux fenêtres enlevées négatif et positif
les formes simples se transforment : camouflage abstrait.
nous donc – avec bonnets, cache-nez et petites chaussures
aussitôt dans ce parc en réduction
dont de tout il n'y avait sans cesse qu'une chose
mes yeux non plus n'ajoutaient plus rien
et le ciel se présentait sur tout cela comme une toundra.
nous faxons au bord intérieur de la cloche,

toi ma silhouette, toi l'étang à crochets,
moi, la boutique à lubie vide, ton unique main.
de toutes les pensées une seule était là
qui elle-même glissait à toutes les extrémités sur le côté
le trajet de la pensée durait des heures
ouvertement stoppé jusques aux cloches là-haut beaucoup plus tard seulement
la force de jugement s'échappe dans le vide voué à notre séparation

serions un pont

agiter les bras qui déjà ne sont plus là,
langue ne pose déjà plus d'énigme –
sur la chaise avec toi, toi chair, toi extravagance
il y a encore six heures un quart – aurions un bateau.
aurions un cheval, serions des mers. bâtirions un pont
avoir été un pont, une bonne fierté de la technique.
alors il y aurait ici un début, une fin de l'autre côté
et entre les deux la tension et en dessous la rivière
serions un pont, de béton précontraint et de pensées téméraires.
un pont, je vous prie vous prie serions un pont qui resterait

étang

dit-il : le mal est un étang.
dis-je : oui, le mal est un étang.
parce que le mal transpercé par les balles des poissons
gît dans un creux et sent la putréfaction.
dit-il : et la faute est un étang.
dis-je : oui, la faute est aussi un étang.
parce que la faute clapote dans un trou
et, bras levé, m'arrive
déjà sous l'aisselle tendue.
dit-il : le mensonge est un étang.
dis-je : oui, le mensonge est également un étang.
parce que la nuit en été
on peut pique-niquer sur la rive du mensonge
et qu'on y oublie toujours quelque chose.

lakeside demons

prenons le paysage le plus étendu – ô cette immensité
où des démons s'accouplent et vont au travail
parce que de surcroît ils sont sous contrat pour planifier le paysage
ils ont conçu le brouillard modèle masse enfumée
ils ont évacué des galets, retourné chaque gravier
et dans les champs tracent des sillons à coups de fouet, tchac / tchac.
mais ce n'est évidemment que moitié d'œuvre de démon.
leur véritable intérêt porte sur les lacs, les étangs, les mares.
ils ont l'instrument et les marais nécessaires pour cela,
ils sortent au matin de ma mémoire avec violence
s'approchent les bras crawlant avec force
et apportent les étangs, les déposent et les abaissent.
entre les bras des meilleurs un étang ne perd pratiquement pas une goutte.
on les nomme courtiers entre les dimensions.
à la une, deux, trois, l'étang se change en vitre avec poignée
et peut, hé collègue démon, il faut t'y mettre, deux d'entre eux
sont déjà taillés à l'endroit prévu, marais c'est son tour, pas de problème.
ah souhaits à demi incarnés sur fond de marécage
vous faites la pour mes synapses la carrière et agissez,
acier sur pierre, sur mes pensées, cependant que votre travail,
et aussi votre renommée, comme vous le savez très bien,
est quand même le design raffiné de l'étang.

pour Liza

matériaux isolables

ne pas m'adresser ce mot,
ne pas dire, je t'en prie,
« la nuit ».
dis plutôt : « holding »
et j'ai polymérisé
mon âme dans la tienne,
et peux encore me taire.
la basse fréquence de ton sourire
vibre aux frontières de mon corps
m'envoie dans la rue, seule
sur le chemin du retour, à l'orée du parc
je passe le long des ténèbres couvertes de rosée
traverse un air sorti de ton souffle.
humide, moléculaire.

shopping en compagnie de melanie klein

dans les sombres boutiques de la formation du moi
nous trouvons des enfants, des dangers et des pénis
dis rideau, dis ding-dong, dis interprétation.
nous, la scientifique et moi,
traversons de sombres cours commercialisables
et partageons des objets en bons et mauvais.
dans les arcades sous la terre
à travers laquelle nous affluons sans liaison
je dois refuser le meilleur.
mais l'inquiétante pédiatre
traverse les textiles à tâtons
et me montre un châle, très joli
motifs discrets, un cadeau
pour moi à porter autour du cou.
je lui en suis infiniment reconnaissante.
elle-même sort de la cabine
vêtue d'un corsage capable d'inconscient,
madame klein, quelqu'un comme vous peut porter cela !
car vous pouvez le maîtriser de l'intérieur.
au retour dans la rue marchande
les sacs remplis pendillent autour
de nos jambes, fourchage. nous deux. marche.

été : le cœur de cette ville

ne bat plus que toutes les quatre heures.
chiens enragés, l'un, un chien blanc
a pour nom électro-sureau
tandis que nous nous appuyons sur des refroidisseurs surchauffés
et fumons le jour se tourne en
direction de la pluie.

Silke Scheuermann

Photo de 1914

Un maïs tout gris dans les champs
comme s'il avait plu de la cendre d'une
usine parfaite

Regarde la femme se penche
vers la terre comme si elle ne jouait
qu'avec des ailes dans le dos
et non avec ce panier tressé
Elle est figée dans cette scène

Un nuage très ancien
plane au-dessus du champ
comme une voix cassée
Je me souviens encore comme
grand-mère se servant
de photos pareilles se mettait à raconter
disait toujours les mêmes

recettes pour paysage fermement
pâtissé et avec ça
préparait du thé pour de minuscules tasses
dans lesquelles nous buvions pendant des heures
Le calme statique de la pièce
ne pouvait bouger Jusqu'à aujourd'hui

il y avait là des noms
Ce nuage pouvait être
un aéronef
En tout cas c'était
ma parenté
et je ne reconnais
personne.

Requiem pour une planète à intense rayonnement tout juste découverte

Mais qu'arrive-t-il quand nous nous sommes raconté toutes les histoires
dix mille histoires ardentes

le lexique de nos châteaux en Espagne est épilé
et nous avons défoncé notre étoile comme le canapé

sur lequel nous avons fait très ample connaissance
quand après nous sommes assis en silence à la fenêtre et fumons

des nuits d'un silence presque parfait
où seules tes dernières phrases résonnent

Elles disaient que tous deux
nous sommes en fait des corps célestes

qui ont une si grande force d'attraction
que jamais ils ne lâchent leur propre lumière

donc ne brillent pas mais sont noirs
à leur langue narrateurs consumés

Le jour où les mouettes chantèrent à deux voix

Tandis que l'eau se retire et que des méduses gisent
sans que le sel
l'oxydation et le soleil ne les importunent
tu envies la sécurité des enfants qui fouillent
le sable avec leurs talons à la recherche de coquillages
avec une violence qui toute te stupéfie

Ton œil est nettoyé a maintenant des pupilles plus perçantes
tandis que le déferlement de la houle dans la mer se refoule
quelque chose te manque
quelques années
par bouchées petites comme le verso d'un timbre
blanches comme de la chair d'octopode ont emporté les mouettes
Il y a là une douleur à liaison coupée avec la tête

Des fils d'huile tendineux recouvrent
les vagues conduisent à travers des bordures d'écume
vers l'autrefois

et dans
le temps
où tu déchevelles lentement l'escalier de l'adieu
tu es descendu ici jusqu'à la plage
– tu sais encore nager, mais la nage ne te libère plus –

Je sais que la capacité d'être laides et pourtant transparentes
des méduses t'étonne
et je sais que criant
aussitôt tu exiges des renseignements ce que je cherche ailleurs
dans l'espoir j'interrogeais à mon tour

Purée de pois chaude purée de pois froide purée de pois de neuf jours dans la casserole

Que l'architecte ne devrait pas mourir
pensaient les paysans en construisant le château pendant
que leurs bras devenaient des troncs d'arbre

Car seul l'architecte avait les plans du château
dans la tête et même s'ils le haïssaient les paysans
pensaient que l'architecte ne devrait pas

mourir car tout cela aurait été
inutile toutes ces heures de travail gratuit
la contrariété et tandis que le vent ébouriffait

leurs cheveux en travaillant les paysans pensaient déjà
aux gros paquets de pois et de farine qu'après de longues
journées ils rapporteraient à la maison pour toute la famille

Avec des mains qui plus tard protégeraient la construction
devraient battre des sarrasins et des vikings en fuite
les paysans faisaient les gestes nécessaires de la prière

parce que le roi ne devrait pas mourir pensaient pendant les batailles
les têtes des paysans pensaient en mangeant les femmes
des paysans Elles pensaient que la corvée est nécessaire pas la mort

Udine s'en va parce que Hans n'admire pas ses nouveaux habits

Ton regard qui passe du corps à l'horizon
t'éloigne de moi et des objets
des globules du sang postures de la main
pour finir au trio éclatant œil dent lèvre

conduit à l'arrière de la lumière du jour dans d'autres espaces
loin vers les graveurs funéraires diseurs d'oraisons funèbres
les putschistes et combattants de Grosny
vers les arcs en ciel rouge jaune rouge

parce que chaque nuage ne crache que pus et sang
déjà ma mère me disait
ne couche jamais avec un photographe
ils en ont déjà tellement vu

Tu es près des collines de tulipes, ou
là où la ville se trouve zone piétonnière
nous nous y sommes promenés ton
feu intérieur çà et là en sachant

que deux personnes qui s'aiment
peuvent s'additionner ou se soustraire
Peuvent faire plus ou comme dans
ce cas sans faute aucune moins

Alice et la tristesse dans le bocal à conserves

Pourquoi demande-t-elle la mauvaise prédiction se réalise-t-elle
toujours la première

la sombre et fanée comme si quelqu'un lui avait lié
la main à un objet trop chaud trop froid
extrêmement épineux

du verre écrasé fait le même effet
cire qui a goutté sur la peau petite
coupure de rasoir

Elle ne peut plus
se mouvoir pas même
ces doigts la
pulpe les ongles à côté
utiliser en plus sans griffure
essuyer lentement
des larmes de pleur

Il n'y a là que
cette tristesse hyperactive qui comme un petit chien
court avec elle à tort et à travers dans la cave

Il y a peut-être quelque chose à gagner un
prix pour activités mi torture mi
formule quelque chose pour transformer sa maison
en bocal à conserves quelque chose
où le souvenir
se tient au frais

cruel et incompréhensible comme cette
impression de bonheur pratiquement
sortie de lui ce jour et cette nuit

Les Alpes seront fermées

Il neige des années des dizaines d'années
J'enfonce la tête profond sous
la surface de la Méditerranée
pendant que les arbres en glissant
modifient la latitude

Le vent qui s'est égaré
dans un cercle parfait
chuchote qu'il aimerait aider
mais ne croit pas que ça ira mieux

Les Alpes seront fermées

Nous rentrons
les derniers à la maison
en hésitant beaucoup

Marcher dans la rue dans le noir a perdu sa beauté

Depuis des années les concerts sont annulés
strophe par strophe
parce que toutes les têtes se sont mises sous verre

Les chants des mouettes et des martres
que l'on ne peut plus différencier
continuent à séduire
avec de dangereuses fréquences
et dans des coins sombres des femmes
sans ressources t'attendent
avec leurs sourires aux allures d'agression

Le bulletin municipal conseille
gaiement est-ce chez les enfants
aux visages félins qui font vraiment
de bons horoscopes

Ils annoncent
note par note
un mariage
moderne de toi et de la nuit
tandis qu'ils découpent de la main gauche
un jouet en caoutchouc
et fument
Ça a l'air dangereux

Mais ils sont honnêtes
tu retrouves
ta main

Le poids de la neige appuie terriblement sur les branches de l'arbre à vinaigre

Quelles épées sont posées librement dans les champs
quand nous nous promenons ? Je suis sûre que
main dans la main on peut tout faire angelot vole

angelot meurs Ceci n'est qu'une conversation
de promenade sur ceci sur cela
je sais et toi aussi maintenant que l'extrême possible

la semaine dernière est arrivé
L'an passé les arbres pliaient à gauche à l'orée de la forêt sous
le poids de la neige Nous avons apporté je trouve

nos preuves de stabilité les étés
passés et réussis
Je regarde toujours le ciel quand tu dis

qu'un jour sûrement nous retraverserons la pleine lune
Laisse-nous continuer de prévoir des vacances encore
plus près dans le soleil

Ce serait presque comme si
nous nous allongions tous deux ici dans la chaleur de juin
en riant dans le lit sauvage

dans le champ Je dis darling tu dis aussi
darling Les épées nous sourient personne n'en
prend une J'affirme que nous vieillirons ensemble

À l'oiseau autrefois le plus fréquent de la terre

Être le dernier d'une espèce
quelle étrange mission
Quand tu te représentais un jour l'étroitesse
et le vastitude autrement Une grande différence
avec le cortège de vieux au zoo de Cincinnati
Martha dernier pigeon voyageur de la terre
Quel dilemme vous étiez si délicieux
Un seul commerce en gros d'épicerie fine
vendit en 1855 dix-huit mille
d'entre vous à des New-yorkais affamés
Si dans ta volière
tu regrettes de ne plus vraiment voler
souviens-toi de vos vols
des milliers de mètres de large
ou de vos couvées étalées
sur cinquante fois six kilomètres Comme
quand les premiers immigrants
européens sont arrivés en Amérique vous avez
assombri le ciel Comme durant des heures
vous les avez laissés dans le noir pour d'étonnants calculs
Souviens-toi de l'époque avant
les méthodes d'assassinat et le réseau ferroviaire
Quelques animaux sauvages
vous ont menacés

Raphael Urweider

bouleversé par la beauté de la nature
le prêtre s'assoit dans la fraîcheur humide
d'une pâture des petits paysans frappent

des piquets le pied dressé au
printemps le prêtre se penche
sur des calices panicules et bourgeons

les petits paysans frappent sans cesse
jusqu'à midi sauf le dimanche le
prêtre vante sa soutane semi-perméable

à la pause de midi les petits paysans s'agenouillent
à côté des marteaux et des piquets dans l'herbe
le prêtre étudie la biologie printanière

il tire de sa soutane une flore
illustrée il lit couramment le latin le
martèlement des petits paysans emplir

l'air printanier sans autres bruits le prêtre
nomme la flore des pâtures par son nom
latin les masses des petits paysans ne parlent

jamais le dimanche il y a dans la flore
quelques savoirs de base concernant
la biologie printanière aux genoux

la soutane est mouillée de même que
le prêtre casse quelques calices à la
pause de midi des petits paysans s'adosent à la clôture

un éros en état d'apesanteur gazouille à jabot déployé
au début du printemps on refait partout confiance
aux petits paysans de chaque branche éros gazouille doublement fort

les petits paysans sont disposés à réaliser un miracle
végétal éros siffle dans le ciel et donc aussi
sur terre la semence des petits paysans lève si bien

un éros en apesanteur gazouille autrement que merle
grive pinson et sansonnet les petits paysans sont heureux
des averses régulières éros gonfle ses plumes dans chaque branche

autant qu'il le peut au début du printemps les averses
ne s'occupent guère des petits paysans mais
le cœur d'éros en apesanteur dans sa poitrine d'oiseau gazouille

doublement fort ces mots dans les branches de la poitrine d'éros
les petits paysans sélectionnent très soigneusement leur semence
attendent des averses et regagnent la confiance

le soleil le plus frais fait apparaître par magie des couleurs
sur les bancs et le tableau noir des petits paysans descendent
leur lait dans la vallée le tableau noir arbore
encore quelques vocables en français le
soleil le plus frais ne porte pas le lait dans la vallée
mais une lumière blanche comme la craie les petits paysans
ne réussissent pas toujours le transport du lait
sur les bancs les écoliers parlent du nez
quand le transport du lait est raté le lait des petits paysans
coule dans la vallée les écoliers rient par le nez
le soleil le plus frais peut encore faire de la magie en revanche
les petits paysans n'en font pas ils portent le lait dans la vallée

dans le silence à l'orée de la forêt un flûtiste essaie
de répéter de nouvelles mélodies des petits paysans marquent
à la craie tout arbre qui ne peut plus bourgeonner

le flûtiste commence par jouer une gamme facile
les petits paysans traversent la forêt en portant de
grandes scies et se plantent devant les arbres qui ne

veulent plus bourgeonner le flûtiste guette les bruits
de la forêt encore silencieuse les petits paysans regardent
les arbres à scier à nouveau le flûtiste pose

son frêle instrument sur ses lèvres les petits paysans
examinent les arbres qui ne bourgeonneront plus
le sens de leur chute le flûtiste polit son embouchure

et souffle dans son instrument avec énergie
les petits paysans posent leurs scies sur les arbres
qui ne bourgeonneront plus effrayé par le bruit

le flûtiste se retrouve dans une situation musicale
fâcheuse pendant qu'un arbre qui ne peut plus bourgeonner
se couche à grand bruit dans le taillis à l'orée de la forêt

le flûtiste attend un nouveau silence qui ne veut pas
venir les grandes scies des petits paysans
sont à ses yeux indiciblement bruyantes aussi le flûtiste

ne trouve-t-il pas de mélodies trop édifiantes et
quitte en jurant en silence l'orée de la forêt pendant que
les petits paysans dans le taillis scient les arbres tombés

quand un torrent déborde les petits paysans
ramassent des truites dans les pâtures
un torrent déborde quand beaucoup

de neige fond au soleil les petits paysans
apportent les truites éloignées de leur élément
dans de grands paniers à la cuisine le torrent
abandonne derrière lui sur les pâtures inondées
beaucoup de poissons les petits paysans contemplant
avec attention les truites qu'ils ont ramassées quand beaucoup
de neige fond le ruisseau passe largement par-dessus la rive
les truites qui osent quitter leur élément
pour échouer dans les pâtures se retrouvent bientôt dans les cuisines
des petits paysans le ruisseau entreprend de
retrouver son lit les petits paysans trouvent
vite les truites dans les pâtures elles brillent au soleil

des vêtements emportés par le vent pendent comme
des fruits gâtés à l'arbre pourquoi
le vent les a-t-il cueillis sur le fil des petits paysans
rassemblent les veaux dispersés autour des granges
soufflent les rafales du soir un vent froid
au matin leur a facilité la chose elles emportent
les fruits retardataires et habillent l'arbre
de neuf les veaux des petits paysans
s'amuse et courent autour des granges des petits paysans
leur courent après les rafales du soir
emportent les vêtements dans l'arbre des fruits gâtés
tombent sous les fers des veaux ils les écrasent
en jouant le vent du soir est heureux
des vêtements légers il joue dans l'arbre
dans les vêtements avant le crépuscule des petits paysans
attrapent leurs veaux et les poussent autour des granges
dans le vent humide de la nuit des vêtements emportés par le vent
tombent sur les fruits écrasés par les veaux

comparés aux moutons blancs les bruns sont
noirs et sont mouillés comme des éponges dans le brouillard
les moutons blancs sont jaunâtres comparés au brouillard
et accroupis dans l'herbe relativement verte ils ruminent
les enfants des petits paysans ne veulent pas tondre les moutons avec des ciseaux
ils n'aiment pas la laine humide en habits verts à l'étoffe
grossière ils traversent des pâtures relativement délicates ils veulent
rentrer à la maison sans les moutons mouillés dans le brouillard les
moutons ruminent de l'herbe humide les enfants des petits paysans

ne veulent pas attraper la laine des moutons ils veulent rentrer
à la maison mais désespéré dans l'herbe le brouillard tourne
légèrement autour des enfants relativement mélancoliques les moutons mouillés
mangent de l'herbe et lèchent les mains relativement chaudes
des enfants pendant que les petits paysans avec des ciseaux
attendent la laine fraîche les enfants regardent la maison
à travers le brouillard les petits paysans dans l'encadrement de leur porte
appellent à grands cris les enfants qui dans le brouillard relativement
léger rentrent avec les moutons qu'ils n'ont pas tondus

Anja Utler

pour daphné : plainte

à moi-même : comme épines dépilées ! de lui comme si : tout s'était
tourné suis : flairée, chassée maintenant – entièrement : la sueur
forcée – vite moi : à travers branches, broussailles lui échapper
les : attraper saisir aux crochets fouetté à moi – plus vite –
les flancs yeux – non – (...) sais : je dois traverser là dois
– le plus vite – jusqu'au fleuve, fleuve –

–

le prier : prends-moi courtement, père, je : me trempe à toi
dans les rapides et toi alors : renvoie-moi – pure – quand l'embrun
oui : comme air, air –
et je te frise fuyante en remerciement l'embrun –

–

oui, déjà : arrose tu touches : à moi les chaînes – fraîchis –
me détacheras, laisseras – tout de suite, immédiat –

–

ne peux quand même pas – non –
quoi : prends tu pour toi –

toi-même – directement – toi : sur le fond étouffant
couru, arrêté : d'un coup, cinq sec, non,
arrache encore des arbres moi une fois et arrêt –
dois : me plier, oui soucier : dans le bois entrer
se figer – que me prends-tu : moi

–

vois en dernier : cela te pare maintenant, oui, mon
image aveuglée est, doit sans cesse, frisée, étinceler avec toi
et plus terne, oui lenticulaire : ainsi nage-t-elle – ton merci –
aussi au traqueur en vue

–

comme sec – mon bras fait – faisait ! les flancs, comme souvent,
bouillonner, hors-

à présent : me rongent les, crachats – saillant –
font place après : il s'enroule à moi : et sa chair chaude –

humide ! sans cesse – tu te dresses en moi, moi :
que je sois droite oui fleurisse et porte puisse : ne jamais laisser
mes feuilles tomber : que les fruits – involontairement : j'apporte ainsi les –
hordes, nourritures : à toi ton fond

–

ne continuer qu'à soucier, dessécher : entendre pouvoir
être assoiffée : je bruisse à présent plus sec aux oiseaux –

frappe ! je t'en prie, dessèche-lui son ombre : de ce front rouge,
qu'il : se calcine – oui, moi : sortir ce pouls des aiguilles,
que je me : déclenche – pure – odeur air qui ne crépitera
plus m'affaisse m'enfonce – m'enfeuillant me défeuillant –
dans : les pousses basses, raphiques et elle : dépousse-moi
cerisement, oui en embrun écourte – chuchote : manges-en, mange –

chaque pore – une voie d'eau : battu pour les faisceaux
la : chaleur qui croise qui : se frotte à l'intérieur là
meurt de soif, consume : la sueur des cellules s'émiette
les en un-qui-s'égrène : presque rien

cela – broyer – se : mélange dans le sable et
crisse dans les pas

*Sibylle : calcinée, sibylle : tronc.
Les oiseaux éteints, mais Dieu arriva.*

Marina Tsvétaïeva

sibylle – poème en huit syllabes

a touché les : graines, de son œil nu : de sa bouche nue est en-
flammée, sibylle, elle frissonne, rougeoie : sable flambe la pulpe des doigts les
doigts la langue jette des étincelles dans le corps : flamboie

•

elle : chancelle, sibylle, condamnée au : sable qui coule elle s'affale, déferle
– myriade de pores – souffle à travers elle le fait soubresauter le soleil – devient :
tempête solaire – murmure elle crache, sait : elle ne s'affaisse plus

•

est : éclatée, sibylle, elle est l' : éclat dans la chair – saigne encore ? –
éclisse – divise, bée : aux lèvres semblable, trognon – est : lamelle, lignifiée
elle : fend la lumière, ruisselle : elle grince, ça : coule

•

sibylle ainsi : bâille elle, geint : vibrent les : lèvres de la voix, fentes – elles
grattent : par-dessus le calcaire, frottent, arrachent un : cratère du
bassin vers la gorge le : gosier vocal, sibylle, elle : tremble, vibre

•

vibre, est : le tremblement, sibylle – trépidation – tressaille : dans les tourbillons
de sable et d'air elle crisse repousse : l'articulation se déboîte, gémit : vers la
nehnung : elle se consume – tremble : mâchoire déracinée – elle : érode

•

sybille elle : s'amoncelle, devient : brisants elle chuinte est l' : embrun dans les
pores se consume elle se nébulise : sifflantes et chuintantes, expire – sss – flux
elle-même reflux et : geint soudain

•

vous : mentez, sibylle elle : se brise dans une chaleur tourbillonnante elle : chuinte
bourdonne : marécage, flaque cuisse glissante la : ceinture de roseaux la mouille elle
s'entoure
de sa langue gargouille – couleuvre – s'échappe et : roucoule

•

•

et silence. juste les intempéries : lieu du sinistre essartement perceptible – est autrefois
pétitement – et pourrissement : les doigts de pied palpent le trognon :
une cavité champignonnière, attiser la peau dé-faussée : elle se désintègre
aux semelles écailleuses et : froisse

Jan Wagner

dubí

juste après la frontière tchèque la neige tomba
encore plus densément qu'avant. à l'entrée du village

un panneau, maigre dans les masses de blanc
accumulées comme un appel radio figé.

maisons assombries. silencieuse et froide à la ronde
la bibliothèque vide de la forêt.

mais dans la grand-rue les vitrines criaient :
sous des néons verts des femmes

dansaient sur le linoléum comme sur la glace
et offraient à l'ouest leur poitrine : à nous,

aux étrangers qui poursuivraient leur route
avec leurs devises sous le cœur, sentirions

la montagne sous les pneus
lentement se contracter.

nature morte

un grand poisson, couché sur un journal,
une table en bois dans une cabane
en normandie. très calme, très chaud – l'air
tricote des chaussettes de laine. tu peux le toucher ou
ne pas le toucher, ses écailles argentées semblables aux longues séries
de notes d'une symphonie froide. sa tête
est coupée, sinon, à supposer que les poissons
sachent lire, il pourrait lire
ce qui se trouve au-dessus de sa nageoire dorsale
et lui souffle : « que font ces gens ? »
la lumière se retire doucement, le papier
accueille des mers goutte à goutte.
au fond de l'image l'atlantique enfonce en grondant
dans la plage les derniers faire-part des disparus

hambourg – berlin

le train s'arrêta au milieu du trajet. dehors on
cessa de tourner la manivelle : la campagne était silencieuse
comme un tableau avant le troisième coup de marteau du commissaire-priseur.

un village le dos tourné au jour. les arbres en groupes
avec des capuches sombres. champs rectangulaires,
les cartes d'un jeu de solitaire géant.

au loin deux éoliennes se préparaient
à faire un trou dans le ciel.
dieu retint son souffle.

le moineau de guericke

« ...plus précieux que l'or, dépourvu de devenir et d'erreur... »

Otto von Guericke

qu'est-ce, invisible et pourtant si puissant
qu'aucune force ne lui résiste ? le cercle
de bourgeois autour de maître guericke (6)
et de sa construction : la pompe à vide,
posée sur trois pattes dans la pièce,
achevée et dotée de la grâce obscène
de la *mantis religiosa*. éclat du bronze,
la boule de verre comme cloche à vide : ici
le moineau est perché qui a commencé
à trembloter comme une flamme d'esprit-de-vin –
l'air qui se raréfie. derrière la fenêtre les mirabelles
mûrissent, la chaleur bourdonne, l'herbe
pousse sur les ruines. au mur
une gravure du vieux magdebourg.
l'imperturbabilité de la pendule,
dioptres, pédomètres, astrolabe ;
le globe sur la table, où la nageoire
dorsale de la nouvelle zélande vient juste
de trancher le pacifique et comme de plus loin encore
le trot persévérant d'un attelage de chevaux.
• ce moineau mort, murmure quelqu'un,
traversera encore un ciel vide. »

(6) Otto von Guericke (1602-1686), physicien allemand, inventeur de la pompe à vide (hémisphères de Magdebourg).

la pêche sous la glace dans la montagne rocheuse

nous arrivâmes au crépuscule.
le moteur s'enroula, nous traversâmes
seuls le silence, nos traces
le cordon ombilical étincelant dans la neige.

détachant l'hameçon nous remarquâmes
le frai dispersé tout autour
de nos bottes – les perles minuscules
d'un collier défilé.

le soleil s'enfonça de bonne heure dans la montagne.
des éclairs fins comme des cheveux frappaient les rives.
dans les épaisses rafales de neige, on avait presque l'impression
que lentement notre voiture dérivait.

smithfield market

que cherchions-nous ici, qu'ici nous croyions avoir perdu ?
qui sait. éclairé derrière la façade
morte d'une heure matinale
l'ancien marché, la halle, ses étalages
chargés de viande crue : au-dessus de caisses
et de congélateurs au plafond circulaient
les essaims de crochets brillants. côtes détachées,
moins chères au kilo, en petits groupes
les bouchers – fumant, lisant le journal, plaisantant.
indéchiffrable le plan dessiné au sang
sur leurs tabliers blancs. soudain en face
la tête tranchée d'un cochon derrière une vitre.
dans ses traits au second regard
le contentement et l'expression du bonheur.

élégie d'une petite ville

la caravane fantôme, chaque matin
son départ, et la station de lavage,
qui toujours s'éveillait d'un sommeil pur.

et dans les camions de livraison les moitiés de cochon
faisaient la navette entre le oui et le non,
aux tilleuls des cœurs poussaient. et

seule passait encore une feuille de papier entre le monde et moi.
et dans les jardins, derrière toutes les haies
les tondeuses annonçaient le mois de mai.

Carpes

l'étang aux poissons était caché dans l'angle mort
derrière l'église. comme je lançai des
miettes, l'eau se mit à bouillonner :
les carpes s'y vautraient, le corps gras
de sérénité, brun vert – comme si c'était la vase
qui se pressait avidement à la surface
avec de larges gueules blêmes. jusqu'à ce que l'étang
soit aussi plat qu'avant. un oracle,
un miroir féérique. mare ou temple.

c'était l'année où le grand-père ne vint
pas nous rendre visite. près des voies
les barrières en livrée rouge et blanche,
les pommiers étalaient pour moi
leurs ombres comme des toiles mouillées. au ciel
un bleu de fer impassible.
l'été après chaque ondée les champs
pendaient à nouveau à l'horizon. c'était
un vendredi. ma mère nous appela pour déjeuner.

Störtebeker (7)

*« Je suis le neuvième, une mauvaise place.
Mais il court encore. »*

Günter Eich

il court encore, la tête regarde le corps
qui titube. mais où
est-il, lui ? dans ces derniers regards
depuis le panier ou dans ces pas aveugles ?
je suis le neuvième et l'on est en octobre ;
le froid et la corde de chanvre s'enfoncent
dans la chair. nous sommes à genoux, mèches
blanches les nuages au-dessus de nous, comme si
là-haut on plumait la volaille – comme avant les fêtes
les femmes. père qui, de ses poings blêmes,
teniez le manche, et la hache luisante
qui clignait dans la lumière. la poule pendant ce temps
passait en saignant, voletant pour trouver son chemin
entre deux mondes, devant nous, les enfants qui hurlions.

(7) Klaus Störtebeker, capitaine de pirates de la mer du Nord et de la Baltique décapité avec soixante-dix de ses compagnons le 20 octobre 1401 et devenu depuis héros de légende.

à wendisch-rietz

à wendisch-rietz (8) sur des passerelles vides
au bois desquelles l'automne accède
avec des scies froides, à deux ;
et tandis qu'une oie sauvage crie
sur ses chemins invisibles,
le crépuscule rôde à notre rencontre
dans sa fourrure humide, une pluie commence
à recouvrir les barques, fermement amarrées
à wendisch-rietz,

de ses salves dures.
les hérons là-bas, rangés
comme deux stratèges sur la rive platte.
dans leur voisinage le temps semble
s'arrêter, rien ne semble bouger
à wendisch-rietz

(8) Village au Sud-Est de Berlin, au bord d'un lac.

Éléments de bio-bibliographies

Björn Kuhligk, né en 1975 à Berlin où, libraire, il vit actuellement. Coauteur avec Jan Wagner de l'anthologie *Lyrik von jetzt*, O.c. Poèmes traduits de *Es gibt hier keine Küstenstrassen* [il n'y a pas ici de routes côtières], Lyrikedition 2000, Munich, 2001 ; et *Am Ende kommen Touristen* [Pour finir arrivent des touristes], Berlin Verlag, Berlin, 2002.

Christian Lehnert, né en 1969 à Dresde, vit à Müglitztal (Saxe). Traduction de poèmes dans *La poésie allemande contemporaine*, O.c. trad. par Philippe-Henri Ledru. Poèmes traduits extraits de la revue *Sinn und Form*, Berlin, 4/2001, 3/2004.

Marion Poschmann, née en 1969 à Essen, vit à Berlin. Elle a publié un roman et deux recueils de poèmes. Poèmes traduits extraits de *Verschlossene Kammern* [Chambres closes], Edition Postskriptum zu Klampen Verlag, Lüneburg, 2002 ; et *Grund zu Schafen* [Terres à moutons], Frankfurter Verlagsanstalt, Frankfurt am Main, 2004.

Monika Rinck, née en 1969 à Zweibrücken, vit à Berlin. Poèmes traduits extraits de *Verzückte Distanzen* [Distances ravies], Edition Postskriptum zu Klampen Verlag, Lüneburg, 2004. *Shoopping en compagnie de Mélanie Klein et Été : le cœur de cette ville* (© Monika Rinck) sont tirés de l'anthologie de Björne Kuhligk et Jan Wagner *Lyrik von jetzt*, O.c.

Silke Scheuermann, née en 1973 à Karlsruhe, vit à Francfort-sur-le-Main. Poèmes traduits extraits de *Der Tag an dem die Möwen zweistimmig sangen* [Le jour où les mouettes chantèrent à deux voix], Suhrkamp, Frankfurt am Main, 2001.

Raphaël Urweider, né en 1974 à Berne, vit à Berne. Traduction de poèmes dans *La poésie allemande contemporaine*, O.c. trad. par Philippe-Henri Ledru ; et dans *Vers Schmuggel Mots de passe*, trad. par François Mathieu et Aurore Picavet, Wunderhorn, Heidelberg, 2003. Poème traduit extrait de *Lichter in Menlo Park* [Lumières au parc Menlo], Dumont Buchverlag Köln, 2000.

Anja Utler, née en 1973 à Schwandorf (Bavière), vit à Vienne. Est l'auteure d'une thèse sur des poétesses russes modernes et de deux recueils de poèmes. Poèmes traduits extraits de *münden – entzüngeln* [déboucher – entrer la langue], Edition Korrespondenzen, Franz Hammerbacher, Vienne, 2004.

Jan Wagner, né en 1971 à Hambourg, vit à Berlin. Traducteur de poèmes de langue anglaise, critique littéraire, coauteur avec Björn Kuhligk de l'anthologie *Lyrik von jetzt*, O.c. Poèmes traduits extraits de *Probebohrung im Himmel* [Tentative de forage dans le ciel], Berlin Verlag, Berlin, 2001, et de *Guerickes Sperling* [Le Moineau de Guericke], Berlin Verlag, Berlin, 2004.

François Mathieu, né en 1941 à Reims (51), vit à Malakoff (92) et à Verfeil-sur-Seye (82). Traducteur littéraire (entre autres, de romans de Franz Kafka, Hermann Hesse, Peter Härtling, et de poèmes de Ulrike Draesner, Kurt Drawert, Werner Dürrson, Margret Kreidl, Christine Lavant, Gregor Laschen, Ferdinand Schmatz) et auteur (notamment *Jacob et Wilhelm Grimm. Il était une fois... Biographie*).

maurice

Bamba

.....
.....
.....
Et corps l'un par l'autre ensemble à leur fin, corps l'un dans l'autre
inanimés, corps l'un pour l'autre encore,

si à voix basse alors, si je te racontais ce qui du fond de l'espace à
chaque fois m'arrive,

je suis va savoir où perdu ainsi depuis combien dans le silence infini
de ce vide,

et tout à coup, sous mes yeux, là, au cœur de ce rien inimaginable, un
monde,

il y a tout un monde en pleine lumière et magnifique et de plus en
plus proche,

au-dessus de lui pourtant je pourrais rester si longuement à sans plus
l'admirer,

si je te racontais comment enfin, comment avec douceur je descends
sur lui,

quelle stupeur, quelle ivresse est alors la mienne à découvrir tant de
beauté,

le miracle est que là tout en effet étonne, absolument tout, d'être si
nouveau,

mais qu'à la fois d'être si beau, tout s'avère, tout, si familier, si comme
de toute éternité,

et si, je ne sais plus rien, rien que d'aller et que d'aller de paysage en
paysage,

si tout, je te racontais tout, merveille après merveille, enchantement
après enchantement,

jamais je n'ai connu, jamais, non, même en rêve, aussi pure, aussi
puissante joie,

mais jouir d'un monde en sa totalité, vois-tu, c'est en avoir atteint le
centre,
et si je te ra

il y a déjà sans doute un moment que ce doigt, tu
te préparais à me le poser sur la bouche, et tu ris, que répondre, moi, sinon aussi par un
même rire, à quoi bon, c'est vrai, à quoi bon cette histoire, à quoi bon toute,

ce regard
sur toi
ce n'est pas un regard
ce désir
de toi
pas un désir
et cette jouissance
en toi
pas une jouissance

ce regard
c'est un corps
sur un corps
corps
d'un corps
ce désir
et corps
cette jouissance
en un corp

la seule histoire en vérité, ce serait celle à chaque fois de cet homme
et cette femme,
explosifs vivants, le voilà, ce que ces deux-là deviennent, à peine en
présence,
à peine en contact, ces deux corps ne sont plus qu'une seule, une
même, une formidable bombe,

et pour finir qui éclatera, gouffre ébloui, rien n'étant plus rien
qu'absolu vertige,
avant qu'aussi vite insensiblement tout s'éteigne et s'apaise et
s'immobilise,

oui, corps l'un par l'autre ensemble à leur fin, corps l'un dans l'autre
inanimés, corps l'un pour l'autre encore.

.....
.....
.....
.....
.....

et l'autre, une fois de plus l'autre est alors, face à moi, cette créature
absolument étrange,
face à laquelle, étrange aussi absolument, me voilà, moi, silence
immobile,
et plus rien en fait, plus personne, instant hors temps, lieu hors
espace, il n'y a plus,
et d'autant plus irrécusable, il n'y a plus que cette évidence hors
langage,
évidence qu'elle aussi, cette créature, elle aussi, face à moi, est vivante,
et vivante pourquoi, voulant quoi, qu'y a-t-il dans son crâne, et
qu'attend-elle,

oui, et pourtant accoutumée, apprivoisée, et plus d'une fois même
provoquée, et depuis longtemps ce qu'on peut en dire étant dit, cette déconnexion
soudain d'avec l'ordre humain, cette soudaine abolition de toute mémoire et de tout sens,
cette étrangeté de ce qui n'est plus que présence et présence de l'inconnu même, oui, face
à l'autre, à ne plus voir alors, métaphysiquement nu, qu'un corps et pas plus, qu'une
forme vivante, là, qu'une bête habillée, à ne rien savoir, rien, de ce qui va se produire, et
n'étant plus qu'angoisse, hors humanité, qu'immobilité et silence, et follement si près,
terreur et fureur, si près de rugir, si près de bondir, si près, si, et ne reste alors qu'à fermer
les yeux pour ne pas...

à chaque fois, à chaque, excepté face à toi, le miracle, à dire vrai, le
miracle,
il est, rien n'étant plus qu'humaine absence, il est que face à toi je sais
encore,

je sais ton nom, oui, le miracle, il est qu'alors, il est que dit ton nom
suffit,

ton nom toujours, pour qu'en moi tout, sens et mémoire, espace et
temps, tout me revienne.

.....
.....
.....
.....
.....

Qu'il rapproche
et ses vitrages là-haut ses yeux déserts ses yeux sans yeux je te les
mitraillerai je te les descendrai en tornade en déluge d'écailles
qu'il retouche
et je te les canonnerai je te les abattrai ses murs de béton je te les
marteau-piqueraï bloc après bloc je t'en parsèmerai des hectares de caillasse
qu'il
et son globe de glace et son cœur je t'éclaterai je te fracasserai je te
pileraï son cœur je t'en macadameraï une esplanade géante de givre
qu'il rose
et sa grue et sa flèche et sa tout droit sur l'horizon je te la dynamiteraï
je te la feraï voler je ne t'en laisseraï plus tout partout qu'un fatras de ferraille
et débris et décombres et détritüs je lâcheraï des meutes sur tout ça
des meutes de mâchoires
pour broyer
et broyer encore
que rien
lui
que n'en reste rien
s'il rapproche
s'il retouche
s'il rose

mais quelle	mort	c'est vrai	il est enfin mort	et mort réellement
elle-même y change	c'est vrai aussi	mais quelle	qu'elle soit	qu'est-ce que sa mort
rien n'a pu	rien ne pourra	effacement	nullement n'est oublié	rien de ce qui a été
	rien ne pourra	jamais	ne pas pouvoir être	

et c'est éternellement

ce jour-là
qu'il approche
qu'il touche
qu'il ose
et la voilà qui court
l'enfant rougie
qui court sous ce ciel
qui court sur cette terre
qui court
court
court

en ce plus profond
en ce gouffre au centre du gouffre
en cette sous-nuit sans nom
où saigne à jamais l'instant sacrilège
il y a
immensément ouverts
il y a des yeux qui voient dans le noir
en moi
et qui pleurent
chaque larme au terme de sa chute
en silence explose
un peu de l'ombre autour s'écroule
il y a
des yeux à jamais qui sont là
en moi
larme
après larme
à chialer des ruines

.....

.....

.....

Magda Carneci

Flash. instantané. lent développement

Nous étions étendus sur les lits, ces blanches étendues maculées
sur lesquelles quelqu'un avait jeté des photos dans le plus grand désordre
des photos de nous, des instantanés sensuels et faux
paresseusement étendus sur les canapés, sur les lits,
nous nous étions jetés sur les lits nous regardions la ville par la fenêtre
et, eux, ils nous photographiaient à chaque instant monceaux
comment nous restions assis sur les canapés,
sur les lits, comment nous regardions par la fenêtre et
nous parlions de la beauté en monceaux le grand
happening qui nous entoure

sans cesse ils photographiaient la chambre insipide, sale,
les lits, ces blanches étendues maculées, les mégots jetés
par terre en monceaux et nous fatigués continuellement pris en photo
étendus entre les flots luisants et humides des photos

Je leur ai demandé si tout leur semblait beau si
la beauté était partout en monceaux dans ce désordre
entre les lits et les corps les mégots dans la chambre insipide sale
en regardant par la fenêtre ils ont ri ont remplacé une pellicule finie
par une autre plus fine plus sensible tout aurait
pu être pourrait être beau la chambre insipide sale les mégots
les canapés les corbeilles à papier les tuyaux le grand happening
les rigoles anciennes les quartiers malsains monceaux monceaux de
débris ils sont tous photogéniques possèdent un cliché virtuel
et sont beaux dans un cadre

Alors tous les débris ont-ils un sens ? leur ai-je demandé tandis qu'ils
nous fixaient sur la pellicule paresseusement étendus sur les canapés regardant
par la fenêtre monceaux pleurant délirant ils ont ri ont ri ont ri
tout est expressif expressif m'ont-ils répondu
cette chambre sale les nuages déserts monceaux de débris
sont-ils une pure expression mais de qui ? de quoi ? ai-je demandé
rien d'autre qu'expressifs ont-ils répondu tout en mettant une nouvelle
pellicule beaucoup plus sensible
le monde entier est une expression une image
une image remplie d'images en monceaux
remplis eux aussi d'autres images images
de qui ? de quoi ? ai-je à nouveau demandé une image
m'ont-ils répondu une image géante une photographie
énorme et leurs flashes aveuglants m'éblouissaient

et nous ? et nous ? ai-je demandé et les gares d'acier
et les avions les pyramides de diamant et les monceaux
de musique peinture livres constellations paradis métropoles ?

nous sommes son émulsion chimique non-développée m'ont-ils dit
et ils ont mis encore une pellicule nouvelle et beaucoup trop sensible une
photo de qui ? ai-je répété dissoute la photo
d'une autre photo

Nous étions fixés sur les lits ces blanches étendues maculées
nous demeurons dans une photo et attendons que quelqu'un vienne
nous prendre nous immerger dans le bain de zinc et d'acides forts et froids
nous développer nous fixer pour que nous puissions enfin voir notre visage
ou à défaut nous exposer à une lumière beaucoup plus pure
beaucoup plus forte nous voiler nous aveugler
afin de détruire une fois pour toutes ces clichés sombres la beauté
le grand happening qu'il sauve la terre

ou qu'il la dissolve

Une mer de flammes

Puisque je vois parfois dans la foule dans la rue
Sans avoir pris d'autre drogue que la lumière solaire ou
dans le tramway anesthésiée par la masse de corps chauds
et humides ou devant les bouches jaunes de métro
qui regorgent de visages anonymes et illuminés

je vois, soudainement je Vois que nous sommes des flammes
des flammes scintillantes tordues par le vent
et longs cônes lumineux ourdis de rayons
des flammes petites dorées blanches rougeâtres
glissant à travers les stations, sous les fenêtres des immeubles
à travers les boutiques flamme après flamme
comme dans une mer brûlante agitant ses gouttes vivantes et dynamiques
coulant sur les trottoirs s'élevant dans les ascenseurs clignotant
de manière saccadée dans le ciel du soir.

Ces vêtements ces chaussures ces uniformes de sexe
qui nous écartent de notre océan de feu
qui me séparent de vous et de toi monde mon frère jumeau
feu caillé intensité arrêtée monde fragile
de carton qui bâtit des immeubles et des métros et des autoroutes
et des aéroports et des cinématographes et des civilisations
au-dessus des flammes vivantes que nous sommes
et qui nous cache l'incandescence.

Un jour en un instant précis tout cela se dissoudra tombera
disparaîtra comme un nuage de vapeurs et de poussière
balayé par une main unique évaporé comme les pâles molécules
d'un gaz spectral hallucinant
et nous serons je le vois je le vois – dans les lits humides des dortoirs dans
les salles d'attente des gares dans les cabinets médicaux

où je me suis reconnue sans limite sans âge dans des fillettes et
des vieilles femmes étrangères dans des soldats et dans les petites fonctionnaires
dans la foule qui déborde comme une lave électrique dans les rues à midi-
nous serons un seul Corps vaste battant d'un seul
Visage multiple un débordement étincelant frémissant expansif dans
l'espace un seul Cœur palpitant à l'infini une seule Bouche
parlant sans fin une seule Ouïe une seule Vue gigantesque
qui se regarde regardant. Un seul Sang serons-nous
irriguant lumineusement l'univers avec ses artères et ses veines
dessinant dans le vide une silhouette fantastique. Un seul Rêve simultanément
dans le Cerveau unique une seule Vague de lumière s'enroulant
dans son cocon fantomatique une seule Illumination et
une seule Mort jamais solitaire.

À l'instant où tous ensemble, le visage vers le haut, flammes scintillantes
dans une mer de flammes, riant aux éclats, nous siroterons simultanément
son chloroforme doux-amer, rempli
d'astres, de planètes, de visions brûlant paisiblement, laissées loin derrière,
tout absorbés dans l'ultime Pensée géante, déserte, solitaire,
regardant avec mélancolie dans l'espace, en elle-même, un point minuscule,
une larve, une chrysalide éclore, un enfant petit et blanc
faire des cabrioles dans le vide, comme un monde petit et blanc
prêt à renaître en riant, à recommencer

puisque le monde ne finit pas dans un livre
le monde finit en Pensée

Dans l'ultime lumière

Elle était assise au bord de l'autoroute jaunâtre,
à même la bordure, à côté de la pelouse de fleurs et de pneus usés,
je l'ai aperçue à travers le pare-brise sale, le car venait de s'arrêter.
Une lumière orange géante scintillante obliquement
au-dessus de la station-service, parmi les tâches d'essence
et de givre, parmi les feuilles noires et pourries,

elle avait dénoué son fichu et l'avait étendu par terre,
elle y étalait ses petites affaires crasseuses, le vent
faisait flotter les pans de son vieux manteau
sur ses jambes sèches et bleuies, sur ses bottes.
Je l'ai aperçue à travers le pare-brise sale, lumière orange, et
je suis vite descendue, tandis que le chauffeur était parti vers la station-service,
essence et givre, je me suis approchée pour la regarder.
Elle était assise sur la bordure de l'autoroute, dans le vacarme des camions,
les cheveux gris épars, ornés de rubans
rouges et roses, elle était chez elle, et sur le fichu elle avait posé
un tube vide de rouge à lèvres, un mouchoir sale, un ticket
de tramway et une bille de verre.

Dans la lumière orange et oblique je me suis souvenue
des garçons et des filles hippies, bandes misérables et joyeuses, comme
ils avaient effrayé avec leurs chansons, le sexe et leurs regards fixes
une Europe indignée, outragée par leur crachat mystique,
par leur crasse sacrée et leur paresse orientale, pour devenir ensuite
d'impeccables bourgeois du high-life.

Et j'ai pensé aussi aux chiens errants, prélassés sans aucun souci
au beau milieu des routes, comme sur des divans, les jours incendiaires
d'été, mais quels parents avaient-ils pour devenir bourgeois ?
Elle avait étendu son fichu déchiré sur la bordure et elle était libre, libre,
beaucoup plus libre que moi, qu'étais-je venue chercher,
qu'étais-je venue voir ?

Le klaxon du car claironnait, le soleil éclairait obliquement,
Orange, la station-service ; honteuse, embarrassée
je lui ai donné dix euros pour se payer qui ou quoi ?
Elle était chez elle, regardait sa télé personnelle, il y avait
des camions et des cars, des feuilles desséchées, la lumière orange
et le vent, il y avait des bidons vides et le chaton mort
d'un chat tigré, elle n'attendait personne, rien et tout
s'écoulait vers elle, dans le luxe de l'autoroute.
Et même si elle était beaucoup plus vieille que moi
je l'enviais profondément
parce qu'elle était libre, beaucoup plus libre que moi.

Le klaxon du car claironnait, la lumière tombait, orange et
oblique, sur la station-service, qu'attendais-je, qu'étais-je venue chercher,
qu'étais-je venue voir ?
Et dans les clairons déments du car je m'en suis souvenue,
je l'ai reconnue, c'était ma nourrice, maria, la femme de ménage,
c'était la femme ultime, la vieille femme
apocalyptique, assise à même la bordure, au-dessus d'un
abîme, dans la fosse universelle,
regardant toute seule le monde fumant, désert,
la vie comme un reflux de sang et d'écume
qui se retire lentement, comme une vision pleine de boue
et de cruauté, un rideau infini de lumière et de bruits
flottant doucement étourdiment dans les couleurs de l'arc-en-ciel,
elle se retire lentement, poussant un haut cri musical,
vaste comme le monde, dans le reflux de l'autoroute,
et s'unit à elle-même.

Traduit du roumain par Linda-Maria Baros

Jean Charles Depaule

Encore une semaine

à *Christian Dotremont*

Très vite c'est trop tard radio disant
voix de femme dit à vitesse moyenne
Très vite, etc. s'éteint

Cabines téléphoniques ne sont guère
accessoires de récits d'amour
une porte de verre un banc
allo

Nous serions assis en lisière de
sous-bois bordures d'or
chemins dévalant lumières alternes
sentiments à trouées de lumière

sachant peu de noms d'essences ni fleurs
neiges d'immense papeterie
pierre qui dort
passe mousse des rêves

ceci à la place d'une tache de vide
comme trou
malgré des efforts de sommeil
goutte à goutte *comme on lit*

*Des chambres, des taxis, des téléphones
Des taxis, des téléphones, des chambres.
un avion. un lit*

un hôtel de gare
vertical de film de gare
papier cristal se froisse
lampes crues annonces en écharpe
écho la nuit freins crissent si

une chance de reposer se reposer
je déplierais les phrases

Après semaines plus tard
ce sera les mois : lenteur

Andrea Raos

Les abeilles migrateurs

(extraits)

1. Hors du laboratoire

Terre, terre, terre tremblante, terreuse, terre,
tremble, trouve, terre, torrent, tour, terrestre, terre,
étirée, étroite, terre, terre amère
erre, rame, noire, noir, ère

la terre explosait, une fois encore. Rivière après rivière, cratère par cratère,
la neige glissait de tout côté, la terre segmentée, la glace étroite azure
dans les crevasses jaunâtres ouvertes, écarquillées, explosent. La terre est une fièvre,
la lave suce, aspire l'atmosphère, la rend fossile, non explosée

pendant qu'éclate, de la flamme, l'essaim des abeilles transformées, fait irruption au monde
leur code génétique découpé, pour détruire. Abeilles exercées. Abeilles militaires.
La faim devenue colère, rendues folles, elles fauchent l'atmosphère veulent tuer.
Elles coupent l'air et les feuilles, elles grincent contre les branches elles déchirent

explosées du laboratoire-mère. Elles sont faim et mort.
Elles ne peuvent pas nidifier, il fait froid dehors : donc elles se posent dans des coins battus
[par la flamme,

comme des guêpes, sans réduire le battement des ailes.
C'est sans ailes, portées par l'essaim, que les reproductrices en séries les dirigent.

Elles partent cette nuit. Nuit, maintenant. Sans sommeil
cet essaim se détache d'un bosquet d'acacias.
Il fait nuit.
Se précipite.

La plaine semble une plaine qui se repose, tellement la lune
est transparente sur l'herbe recouverte par la blanche
par la légère. Qui noircit, tout d'un coup,
n'est plus neige – bruissant, tremblant, une par une

elles la dévorent. Une parle, crisse, parle, maintenant : « Je suis née unicellulaire,
j'ai été créée comme le point ultime d'une procréation
accéléérée, d'une naissance par cellules, dans la ruche... »
Elles dévoraient. Elles descendent en piqué sur les trous où se cache la nourriture,

la nourriture vivante. « C'est une vie, ça ? Est-ce une vie de ne jamais savoir ? »
elles s'élancent contre les animaux en fuite, déchire, maintenant,
« ne pas comprendre, se souvenir, porter à la surface de la mémoire, s'emporter pour rien ? »
elles coupent, sur la droite, vers là où s'enfuit

la roche protège un ourson d'un mois peut-être,
« pendant que tombant sur les corps je désire m'en nourrir »
s'attachant déjà au petit museau, à l'humidité la plus douloureuse, la plus fragile,

« ne rien savoir de la naissance, à peine née cesser de naître »
qui jappe, **ghiii, ghiiii, ghiiiii**, la patte frénétique
« ne plus être née, non sortie, non grandie »
crisse, chien, crisse, merde, crisse, épuise, tremble, chien,
« même si on y arrive, à naître, ça déplaît – est-ce que tu y arrives ? »

« je te mords, pendant que tu crisses, pendant que je mords, chien, tremble, chien »
la patte frénétique sur le museau, il saigne déjà des yeux qui explosent, n'a plus de frein
« vénimeuse, je te suce avec mon ventre, de mon ventre »
coule de sa bouche une bave sanguinolente

envenimée, venimeuse, il s'effondre par purins, ne freine plus le sphincter
où elles se glissent. Elles mâchent
la chair rouge de son souffle, palpitation rose.
Ses veines deviennent noires.

Secousse, meurt.

2. Dans le laboratoire

Aujourd'hui il fait jour à la lumière du soleil,
la pluie pleut des branches comme le vent en pleuvrait,
si la pluie pleuvait – c'est la lumière du soleil qui goutte des branches,
goutte après goutte
(comme elle tombe,
qu'elle est rare) – comme il dit :

« le temps s'est brisé, il tombe en pièces.
Aucune voix ne se répète,
toujours beaucoup de perte. »

On produit en ce lieu, on élève, les abeilles les plus violentes
– précipiter dans la mort – mort donnée – de l'espèce –,
de même cette phrase, cette voix qui résonne
dans l'esprit de celui qui les conçoit, comme gène, comme sérum.
Celui-ci répétant dans sa tête, en les créant (« brise, se brise »),

« ce désert est là où il faut être, c'est ici le chemin,
qu'il ne s'étale nulle part ailleurs, qu'il n'y ait pas
de fracture – le temps s'est arrêté, la terre
va s'éteindre –
elles s'éteignent, il en finira
une autre, parmi les innombrables,
planètes »

en remontant le couloir blanc, le temps aseptique de la traversée – seul – le laboratoire,

« ma mort, elles finiront une par une
les abeilles qui par moi créées déchirent
dans tous les mondes le monde, dans toutes les terres
tout ce qui peut être tué – elles finiront mais pas avant
que la réadaptation, que le renversement
de l'humain en biologie
emporte toute chose avec lui »

mais il doit aussi se répondre

« ne m'aime pas, monde, ne me demande pas
de recommencer à vivre, avec toi –
ne me prends pas par la main, dans mon vide
sans air, sans affection il n'y a pas de place
pour rien d'autre que pour cette immobilité – combien ils me manquent pourtant
ton jour tiède, ta nuit, ton froissement
de merveilles, d'invitations
à voix basse... »

Il lève brusquement la tête, un bruit à l'intérieur
brusque brisure de lame, vitrée horizontale aiguë, plus fine
explosion – diffusion – vibration
fuite d'abeilles par une fissure imprévue, cristal rongé générations, qui enfreint –
investit, enveloppe, tourbillonne massacre et déchirement d'homme

« mais j'en ai fait de mal, qui retombe – j'en ai touché
en profondeur de la nature, j'ai fait le mal »

il se débat, il tente, pendant qu'il cède

« pourtant moi aussi j'en ai écrit, des lettres d'amour.

Moi aussi j'aurais voulu. Pas de consolation, il ne m'en faut pas,
pas de formes d'amour, pas de raison – mais abrasion
et déconstruction millimétrique, que le corps, que le mal sache,
et qu'il retombe sur moi – non pas l'amour. »

Trembler, meurt.

[traduction Andrea Raos et Jean-Jacques Viton]

Éric Suchère

... *un autre mois* ...

Depuis octobre 1997, un multiple est envoyé, chaque mois, sous la forme d'une carte postale, à un nombre fixe de correspondants.

N° 69 (juin 2003), L'aphasie de Wernicke

Une fatigue déjà grande, cette fatigue assurément : platanes et la hantise forme corps si impulsive, entropie des envies : accouple. Ne mange, n'ai faim, j'ai, a, aussi, trop de cigarettes, appétit de, n'ai de, pas, pour que, préparer, mange, m'essaie à m'endormir, extrémité toujours, le désir pour le. Évier gris de temps, mal avec le crâne, rien plus, quand pars ce, d'excite la vue passage, d'état étrange, post au regard sur images : jauge toutes, diverses morphologies, ce que regarde les, n'aurais de, nulle avant. Transporté à la plage : mer et îles en soirée et le cendré gris de tonalité cendrée et vraiment grise, l'eau à l'obscurité transparente au bord, les étoiles qu'elles, de l'impression, vrais mobiles filent par : cigarette allongé, la fumée au-dessus, glissant par, d'une bouffée plusieurs puis l'englouti vite bref : résorption aspirée grise sur gris noir. Retourné en voiture, reste silencieux, j'ai, trop ivre, le sûr de, d'elle, allé tandis que rage. Suis une, approche nu, dos et cou, près trouble, tente l'admetts manque – un coup de vent du Nord – marche, je ferme les yeux. Ralenti maximal d'une montée à la gare, de l'attente dans le hall, en t-shirt limpide droite, au total vu, cibles et pointes, même wagon, même rangée : le syndrome continue. Allongée sur le dos, les yeux fermés tandis, se repose la main, de je à elle que je, tout en la regardant, en un long temps saisi, agit distillateur. Le dos d'elle, de repousse des tissus en arrière, bien en dessous des reins, de je à elle encore. J'ai pour l'émotif d'elle, dans la nuit au réveil, à la tension soudaine : de elle à je demain. D'une danse ou bien parade, ne me fixe sans cesse, aux suites déhanche-ondule : dissimule l'impression. Je marche rapidement. Je commence à courir. Je suis en sueur, me couche.

N° 70 (juillet 2003), Troubles et nages

Une élévation avec le soleil : sueur en quelques minutes – sueur – baisse de chaleur : presque rien : estompe des bruits par le vent. Une terrasse, un groupe, jeunes femmes : déplacements autour de la table, va-et-vient, robes et vêtements, les attitudes : des conjectures. Nuit : passe de la rue au sentier plonge, noir brusque. Devine les arbres, hésite de la marche tâtonne, une terrasse en bord de mer où quelques dansent – tango –, descente abrupte de l'escalier à plage, corps dévêtent dans l'obscurité, vu sein fugitif, m'immerge lent, saisi et douleur, élance : eau sombre, chaude, surface opaque incolore, disperse les phosphorescences minuscules à chaque mouvement de nage et s'éteignent, retournement du corps, visage à ciel étoiles, le calme, retournement, silence que clapotis, élargissement de l'espace, approche, reculs, mouvements autours, encercle, jeu excite de va-et-vient au facile des mouvements aquatiques, tourne, frôle, retourne, nage à l'objectif rivage, minutes assis dans l'eau et le proche, la sortie, un bateau, une île, éclaboussures

des vagues et discussions : voix basse, début de frissons miens, j'attends que quelque chose se passe, sur le rocher. j'espère va se passer, imagine : rien, l'inverse, la marche, de dos sa silhouette. Un soir : le pathétique des invités, ambiance molle et insipide quels que soient les efforts, nous laissant à nous-même : une dispersion, un dépit. Un visage que je n'identifie pas et inverse dans la foule, la chaleur et le trop plein social : le temps de reconnaître tardif : un évitement. Jour, une réflexion que provoque, le malaise, la distance maximale : hésite : nous rentrons dans l'eau, nage : je tente la question : elle évite, laconique. Mots lents en jour trop chaud d'été : je voudrais partir : n'y arrive : les convenances. Un réveil impromptu, les discussions matinales, le retour de la maladie de la Tourette : je dois régler mon trouble et ma gêne. Entrée dans l'eau rapide, n'hésite, m'arrête, attends qu'elles rentrent après, saisir leur avancée vers : perception du corps, formes. Pénètrent d'elles dans l'eau, évanouissent dans la masse. Le mouvement ondulatoire à la surface gris sombre, les courants froids, l'îlot centre la crique, fais le tour, disparition du bord, rebrousse chemin, panique lente de l'avance, quasi-surplace effort, rejoins le bord : seul observe les mouvements.

N° 71 (août 2003), La canicule

La canicule : je passe du temps encore ménage et course : me remette au travail : me remets au travail : je travaille : elle travaille. La canicule : je reste chez moi : je travaille : contraire domestique modifie l'humeur : nous rentrons encore dans la chaleur vive : rien de particulier. La canicule : elle exige, irritée : je dois me calmer : je suis raisonnable : je reste chez moi : je fais le ménage : je ne fais rien : perte de temps aux activités annexes. La canicule, rien de particulier : je travaille : rien de particulier : le travail et le temps passe en rien faire : je reste chez moi : épuisé : ne résiste au sommeil. La canicule : je travaille peu : disperse ménage soutenu : elle rentre tard, cesse : l'occupation des soirs : rien en particulier : des reportages idiots pendant qu'elle lit dehors. La canicule : j'ai la bouche sèche : je me contrains à ne pas boire comme le moindre geste montrerait ma tension en un tremblement irrépressible : j'attends que redescende : ne commets aucune faute ni erreur. La canicule : je passe beaucoup de temps à : tâches domestiques, mauvais films : faut, je me mette au travail : elle rentre, nous mangeons, elle repart : j'aimerais travailler mais je suis épuisé, comme malade. La canicule : en voiture, bloque la rue, en arrêt, des vitres réverbèrent, liquéfie et vertige, ne régule ma température corporelle, le torse en sueur et malaise, coule de mon front, perle, descends : je marche très lentement avec le moins d'efforts. La canicule : je me situe dans les rues : je reconnais les routes : je me rends compte du temps : j'ai peur de l'accident : il faut que je boive : je suis trempé dos et torse : je reste, devant l'écran, hébété sans manger : épuisé comme malade : je travaillerai, dormirai : je n'ajouterai rien aux jours.

N° 72 (septembre 2003), Détermine l'image

Décide pour l'image, détermination d'image : l'hésitation toujours. Essaie, écris le labeur, le manque de méthode inquiète, n'arrive, ne vient naturel : un changement de registre. Tardif, minuit passe : les petites modifications ne s'établissent dans une suite, un temps : songe qu'abandonne définitif. Reprends : établis mieux que l'original : prendre des libertés, acquies dans le traitement : l'heure donne, contente, passe : juste les notes du jour : reprends l'inintéressant, il faudrait, reprends. Écoute, continue d'écouter la précision

des changements de timbre, la superposition des voix, leurs positions respectives : s'éloignent ou s'approchent. Un tressautement nerveux de la jambe sous une table, le signal brouillé, l'image invisible dans le quart supérieur : aller jusqu'au bout : examine la vibration du chœur. Donne les explications, empresse ou : la vision insupportable. Corrige plusieurs fois son attitude, sa pose, devine la perfection des corps. Ferme les yeux : tente la visualisation du viens de voir. Au bout de : une satisfaction, sauvegarde ou organise, établis la cohérence des discours au-delà des principes. Recommence : le paysage plat, la question de la lumière, un arbre, le ciel dégagé, la vue silencieuse, un ciel, les petites routes, le brouillard, des éclairs sans tonnerre, les lumières, les bruits des voitures, de quelques personnes autour, la nuit, le froid, les réveils successifs et la pluie, le vent. Concentre sur le souffle, l'audible du bruissement des feuilles : le son. Tends vers la modification du frémissement : du très à peu augmente sensible : concentre que sur et imagine le mouvement possible de l'arbre à sa cime. Explique tout : les fleuves, les vents, le vide, la sur-forêt, les semi-fluides... Plus grinçante, moins esthétique, dépouille même étonne dans le nu. Identifie l'odeur, la couleur des murs, spécifie la lumière, imprime décorative, multiplie d'impulsions optiques, d'une manière très lâche, les fonds en ébauche rapide : corruption bleus et roses. Ferme les yeux dans le décor : ne nage que pour lui où diffère la perception de densité aqueuse : j'entends mon cœur battre.

N° 73 (octobre 2003), Effondrement

Dans la conversation, au singulier de lui, ne dit pas plus que je si ne serait pas mieux de passer seul le soir : attaque, devrais partir ou reste, pour que se poursuive : n'émets, regarde bas en tant que continue et éclat terminal : des mots prononcés phrases, à la juste répartie n'atteint qu'un goût amer : désabuse sans révolte, le début si s'enfonce. Les, n'admet d'une dissension et l'impossible à dire dans l'état de fébrile : le presque tremble et fume d'une cigarette à l'autre : ne provoque rien, au contraire du normal : pousse les situations au point qu'exaspère et raccroche à l'instinct. Un réveil matinal d'échanges dans le couloir : se moquent et poursuivrons si ajoute un de plus : tente l'ignore de plus en dépit d'énervé : l'opposition aux forces sur un point de détail : esquive puis reviens comme n'accepte de je, pas : ne sert rien qu'une volonté abstruse : descendre et se calmer de l'impuissance à rendre. Elle ignore pour obscure : de l'atmosphère molle, le peu à dire ou pas. Le devrais m'arrêter mais si dois continuer : aller jusqu'au bout de ce qui est mis en marche : rends compte de ce que dois et ressors malgré. Personne ne vient dire dans l'impression d'échec : d'avant en arrière, toujours sans aucun mot : vient pour parler si le ne comprends pas. Dans la, l'hôtel, la chambre, les yeux fixes sur l'écran, la cigarette aux lèvres que n'allume de je, pas. Le dégoût et dépit et la crainte de perdre ou de l'impression du total inutile : dans le train à la nuit, l'évidence que s'effondre : ne cesse et revient : le peux finir ainsi : phase sentimentale que la musique ajoute dans le siège hébété. Le voir absolument : pose la question que les réponses empirent dans la paranoïa : déforme tout, interprète, au sentiment accorde. Elle ne parle que d'elle, lui semble distant, froid, donne vraiment l'impression : ceux que ne veux pas voir et les autres qui jugent et perçois le moment de la disparition : qu'il dissipe les craintes, la moquerie de sa part et s'éclipse abrupt. Une chute dans l'escalier, une humeur qui empire : sans aucune relation, la distance qui se crée : un sentiment de nul qui, par le moindre ajouté, provoque l'état mutique : je regarde seulement un mauvais film américain : le finis presque fin : en dernière opéra tout le montage en cours et ses opérations.

N° 74 (novembre 2003), Séquences

Il, au téléphone avec mon sentiment : du milieu, la distance maximale, conseil : je change de mode pour plus dur : dégoût. Je le regarde tellement je suis consterné par l'idiotie de la chose : l'idiotie de la chose au travail. Nous disons seulement des banalités. Lui, qui, tout en partant, est très en colère : hors de proportion. Je ne puis pas qui exprime : arrive, presque pas : j'obstrue profondément : plusieurs jours que je : pas moi-même dans la surface émotive et n'avance : ne traduis : poésies ne sont des traductions internes. Je propose des rassemblements d'après mais, conclusion, ne pars et avance sur le texte : récapitule vieux : tout pendant le jour : accomplissements de : récapitule vieux. Je ne suis : démoralise ni ne désire ne prépare si ne fais rien au jour additionnel que quelques : ne sais que perte de temps épuise un travail de surface : plaisir vrai, la crise passe : pour information : toutes ces projections. Je finis perforations, défauts, cartographie finale d'émanations dont je, maintenant, fournis les notes. Je, malgré tous tardivement mais est aussi près du dernier livre, lui, le troisième : vraie merveille. Impression que la pluie ajoute et je : jamais ce sentiment en partie trop moderne que je connais trop bien : pour reconstituer une part de jeunesse quand, seulement au dernier moment, échappe au familial dans ces salles. Je marche dans la rue avec le soleil dans le plein visage : goût âpre et animal : toujours cet étonnement devant les rues de et les endroits : cela : très en forme : je suis le joker.

Jérôme Bertin

Poèmes pour les chiens
(*extrait 1*)

Craquements du mécanisme

La caméra ne retient que les images
Sales

Elle voit en noir et blanc
Se rapprocher les gants du chirurgien

Sa cellule grouille d'Araignées
Blanches

« Je suis ici pour amour »

Dans le corridor
Les geolières sont nues
Parlent une langue
Étrange

Les murs avancent de 4 cm/
Minute

La mort déguisée
En marquise nymphomane

Dit un mot
Ils se retournent tous vers
Lui

(poids du silence / images ralenties)

Le dos criblé de trous de
Balles de
45

La mort déguisée
En infirmière sexy

« Vous venez pour enculer ? »
Mademoiselle n'a
Rien
Dessous sa blouse

Des spots verts et
Roses
Rotatifs

Tandis que le jukebox joue
My way
Version Sex
Pistols

L'abcès couvre l'oiseau

La mère accouche
D'oursins

La goutte a rendu folle
Un tas de muscle

L'éternel sample de cœurs malades

Fantômes plaintifs dans le
Tourniquet

Les géôles donnent directement l'
Enfer

Le commandement exhibe
La belle prise
Dans l'entrée la tête en
Bas

« Elle se nourrit de merde »
Il dit
En tirant sur la laisse de la
Chinoise
(Cloutée)

Les seins flétris balaient la
Poussière

Lui donnant un coup de pied :
« Une loque ! »

Une cicatrice relie le sexe
À la bouche
La bouche au rectum

Commande un grand verre de
Lait noir

Ils lui font serrer les dents
Appuie
Sur le bouton marqué
Perceuse

« Ce n'est plus qu'un
Légume ! »

Il tire sur le tuyau
Qui
Sort de la gorge

Michel Plon

LIBRES ASSOCIATIONS

Philippe Sollers, Lacan Même, Navarin

Marie-Magdeleine Lessana, Marilyn portrait d'une apparition, Bayard

Il y a divas...

En 1956, invité par le Professeur Jean Delay à venir parler de Freud devant des stagiaires en psychiatrie, de Freud au soir de sa vie et de son œuvre, Lacan disait du père de la psychanalyse qu'il avait alors laissé depuis longtemps derrière lui « la troupe de ses suiveurs » convaincu qu'il était « de leur radicale insuffisance, de leur totale incompréhension ». Dans un temps contemporain, le même Lacan publiait son article canonique, « *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud* », dans lequel on peut lire cette question et sa réponse, qu'il faut mettre en regard de la citation précédente pour cerner une dimension insidieuse de la situation de la psychanalyse tant hier qu'aujourd'hui : à quoi reconnaître « les mauvais psychanalystes » ? Au terme, au mot *intellectualisation* dont ces « mauvais psychanalystes » se servent « pour déprécier toute recherche technique et théorique qui poursuit l'expérience freudienne dans sa ligne authentique ».

On pourrait multiplier les exemples de ces « deux Lacan », celui qui pourfend les intellectuels désireux de faire de la psychanalyse un discours académique et élégant, littéraire et de bon ton pour mieux en circonscrire, voire en occulter les dimensions dérangeantes, à commencer par celle, centrale, que constitue l'inconscient et celui qui laisse entendre du fin fond de sa solitude, son ironie, sa violence et son côté furieux – Sollers relève fort bien ce dernier aspect, est-ce un hasard ? – à l'encontre de ceux qui, bien qu'enseignés par Freud (ou par lui, Lacan) échouent à conserver, pour la transmettre, l'exigeante rigueur de ces enseignements. Dans sa tonalité et dans plus d'une de ses assertions, le livre de Philippe Sollers, amplement consacré à glorifier la personne, le personnage, l'homme Lacan, à vanter au moyen de quelques adjectifs percutants sa pensée et les modalités d'expression théâtrales dont il usait, recourt à ces deux versants que Lacan laissait plus volontiers apparaître dans ces *aparté* dont il parsemait son discours théorique comme pour y introduire des temps de respiration. Des

remarques justes – Lacan était plus fascinant dans sa parole qu'il ne l'est dans ses écrits – des accents affectueux, chaleureux, émouvants pour qui a connu ce temps, même éloigné de cette intimité particulière – mais le tout dans une tonalité très « intelligentsia parisienne », très *happy few*, avec juste ce qu'il faut de mise à distance de cette nostalgie dont il est bien entendu que vous ne pouvez pas, ne pourrez jamais la partager puisque vous ne fûtes pas de ce cénacle privilégié. De bonne guerre, tout cela, tellement « entre soi » que l'on en vient à se demander les raisons d'une telle publication, re-publication puisqu'il s'agit là de choses déjà dites et écrites ailleurs, si ce n'est que l'acte de publier participe, là, de ces saynètes de la *Comédie humaine* que leurs acteurs affectionnent plus que tout, fascinés qu'ils ne cessent d'être de pouvoir ainsi se contempler presque *en direct*. Mais là où ça se gâte, où ça se politise, et peut être, est-ce là la raison ultime de la livraison, c'est lorsque l'implicite, discernable dans ce rien de condescendance qui filtrait dans les autres pages, devient explicite, lorsque reprenant pour l'accentuer le Lacan plus que méprisant, haineux à l'égard des « suiveurs de Freud » – à ceci près qu'il avait, lui, Lacan, quelques bonnes raisons de s'adonner à cette haine – Sollers en vient à écrire que « Les lacaniens sont des gens intoxiqués par le discours de Lacan, et qui font moins bien que lui. Donc de même que Marx a dit qu'il n'était pas marxiste et que Freud n'était pas freudien, Lacan n'a jamais été lacanien... <Lacaniens>, cela relève d'intérêts tout à fait compréhensibles et parfois du grotesque. Les lacaniens sont incultes. Lacanien ça veut dire inculte ». Bien sûr, cher Philippe Sollers, les « lacaniens » de tous les groupes n'atteignent pas à son excellence – et pas plus vos amis – aucun n'est aussi inventif, aussi curieux et lettré que Lui, bien sûr mais... quelle découverte ! Ce qui importe là, c'est qu'au-delà d'eux, car ils sont assez grands pour se défendre ou pour ignorer votre mépris en lui opposant un silence qui pour participer de leur pratique le surpassera, c'est la psychanalyse qui est ici attaquée, la psychanalyse faite au jour le jour par le moyen de ces recherches techniques et théoriques qui poursuivent « l'expérience freudienne dans sa ligne authentique » mais aussi, ajouterai-je, l'expérience lacanienne dans ce qu'elle a, elle aussi de plus authentique, et aussi de plus aride. Tout cela ne mériterait pas tant d'attention, Sollers étant, on le sait, amateur de bons mots et de formules qui se veulent définitives, si la démarche n'était pas inscrites dans le cadre plus général d'une entreprise qui, pour mettre en avant un légitime souci de défendre la psychanalyse, privilégie pour cela le registre médiatique, celui du grand spectacle dont le « grotesque », si du « grotesque » il doit y avoir quelque part, n'est jamais totalement absent au point de donner le sentiment que l'on milite là, sciemment ou pas la question vaudrait d'être débattue, contre l'objectif affiché.

Il y a dans cet activisme médiatique et éditorial frénétiquement déclenché ces dernières semaines quelque chose qui est de l'ordre de la gesticulation, quelque chose qui relève d'une théâtralité bien éloignée du théâtre que constituaient les prestations de Lacan lors de son séminaire, quelque chose qui ne peut que séduire, pour mieux les faire ricaner, les ennemis, déclarés ceux-la, de la psychanalyse. Ils existent, et pas seulement dans les rangs de la technocratie

biomédicale qui peuple les cabinets ministériels, ils rêvent tout haut du temps béni où une science de l'esprit, une vraie sera à même de fonder les procédures d'évaluation de nos comportements et autres attitudes, temps où la psychanalyse pourra enfin être rayée des cadres de la pensée, ce à quoi quelques pays sont déjà parvenus. Il suffit, pour se convaincre de l'existence de ces ennemis déclarés de la psychanalyse, de lire ces lignes, conclusion du compte-rendu que fait Didier Eribon dans *Le Nouvel Observateur* (31/03-6/04) du récent livre de Michel Tort, livre qu'il juge comme constituant un effort pour aller dans le sens d'une rénovation de la psychanalyse. Et bien, de cet objectif, à supposer qu'il soit bien celui de Tort, de cet objectif que l'on peut par ailleurs ne pas partager, c'est mon cas et j'en parlerai ailleurs, Didier Eribon se demande tout simplement, non seulement s'il peut être atteint mais si c'est même souhaitable qu'il le soit, « s'il ne vaudrait pas mieux rejeter totalement ce qui apparaît comme une fausse science ». Comment qualifier ce genre d'appel ? Peut être tout simplement en le jugeant *inqualifiable*, en ne le qualifiant pas, ce qui ne le rend pas pour autant inexistant.

et... Diva.

Loin ou tout près des attaques haineuses et des ébrouements mondains, les travaux psychanalytiques existent, attestant de la vitalité des divers registres d'expression, celui de la théorie mais aussi bien celui de l'*application* dans le meilleur sens de ce terme, celui dont Freud faisait un usage insistant pour y voir une dimension essentielle de l'avenir de sa découverte. Car pour Freud, on se gardera de l'oublier, la psychanalyse a vocation à éclairer, non à résoudre et encore moins à dissoudre, l'intégralité des questions qui se posent à l'homme quant à ses rapports avec ses semblables. Plus près de nous, Lacan posait que « l'analyse est absolument inséparable d'une question fondamentale sur la façon dont la vérité entre dans la vie de l'homme » mais que saisir la nécessité de cette vérité demeurait problématique du fait que « l'homme s'accommode parfaitement de la non-vérité ». Que de non-vérités ont pu être dites, écoutées et répétées comme autant d'*indiscutables* vérités, sur celle, Marilyn Monroe, qui n'a cessé de chercher à se réaliser dans ses images, photos qu'elle donnait aux autres, photos marques d'amour de et pour ses grands photographes qui surent saisir ce que Marie-Magdeleine Lessana nomme sa « fugitivité ». En consacrant à l'actrice autant qu'à la femme Marilyn Monroe une étude qui ne vise à aucune interprétation et ne s'encombre d'aucun charabia freudien ou lacanien, cette psychanalyste, loin de sacrifier aux stéréotypes et aux légendes que peut charrier le souvenir de la *star*, loin de chercher à faire pleurer Margot, ouvre des pistes pour laisser apparaître un profil, une personnalité dont la névrose ne parvint jamais à étouffer complètement l'intelligence et plus encore une écoute de l'inconscient qui pour être demeurée inopérante, parasitée qu'elle était par la vie des studios hollywoodiens et par un entourage qui ne brillât jamais par sa bienveillance, n'en remontre pas moins à ceux qui furent ses analystes en matière d'association libre, de reconnaissance du signifiant et de respect du désir. Marie

Magdeleine Lessana ne donne aucune leçon de psychanalyse, elle se garde bien de rendre responsables de l'acte final, supposé suicidaire, les psychanalystes auxquels l'actrice se confia. Margaret Hohenberg analyste de ce grand photographe amoureux de son modèle, Milton Greene, Anna Freud, amie de celle-ci, que Marilyn rencontra à Londres alors qu'elle tournait avec Laurence Olivier et qui lui conseilla de consulter Marianne Kris laquelle crut bon d'associer Ralph Greenson à cette prise en charge intrusive et interventionniste au-delà de l'imaginable, elle se contente d'évoquer ce que furent ces *assistances*, et prenant appui sur cet extraordinaire document que constitue la bande magnétique que Marilyn Monroe adresse à son psychanalyste, moyen ultime que l'actrice désespérée utilisa pour tenter de se faire entendre de lui et « lui dire son fait », elle constate ce ratage et ce qu'il en coûta pour la patiente, laissant percer son regret qu'une autre porte n'ait pas été laissée ouverte. C'est que, tous autant qu'ils furent, effrayés par les errances de leur patiente, ses fréquentations dangereuses, celles notamment de Franck Sinatra, des frères Kennedy dont on ne peut pas dire qu'ils sortent grandis de ces évocations toujours pleines de tact, et de quelques autres personnages plutôt glauques, ils n'eurent jamais d'autre objectif que de *vouloir le bien* de leur patiente, que de vouloir la « retenir dans cette vie » dans le temps même où ils lui donnaient force médicaments dont elle ne se privait pas d'user et d'abuser, sourds à jamais qu'ils furent, semble-t-il, à cette figure de l'inconscient qui fait de la destruction, de l'autodestruction, une part inaltérable du désir de vivre susceptible de se métamorphoser en création.

Refuser la pulsion de mort, ne pas la discerner dans ses manifestations dont Freud soulignait qu'elles sont le plus souvent silencieuses, c'est, aussi paradoxal que cela puisse paraître, dans l'ordre de cette logique paradoxale qui est celle de l'inconscient, refuser de céder la place à la pulsion de vie : on ne vit pas, jamais à la place d'un autre, encore moins, si tant est que ce moins soit imaginable, si l'on prétend occuper cette position impossible qui est celle de l'analyste.

Dans le vacarme évoqué à l'instant, ce livre risque fort de n'être pas plus entendu que ne le fut Marilyn Monroe. À l'instar de celle dont elle collait, enfant, les photos dans sa chambre, Marie Magdeleine Lessana ne procède pas par proclamations ; elle pose devant nous, page après page les éléments du puzzle, album de photos, de ces photos par lesquelles Marilyn se donnait à être entendue bien plus que vue, demeurant pour ce qui la concerne muette ou quasiment, à la manière de Marilyn dont on disait « qu'elle était un personnage du cinéma muet à cause de son aptitude incroyable à l'expressivité ». Et Marie Magdeleine Lessana de rappeler que pour Godard, dernier grand créateur de l'ère lacanienne, « le muet c'était le vrai cinéma, parce que le public y faisait son propre texte ».

Les ténors des grands meetings psychanalytiques devraient y penser, ils ne chantent pas toujours juste mais leurs voix sont assourdissantes !

Claude Adelen

Florence Pazzottu : *L'Inadéquat (le lancer crée le dé)*

Poésie Flammarion.

Ou je me trompe, ou il s'agit d'un livre important (je sais que cela ne se dit plus). Mais je persiste : un livre important pour qui veut comprendre comment fonctionne le poème. Et qui n'appartient à aucun des genres, des territoires de la modernité poétique, diversement inventoriés par les habiles. Foin, ici, « de l'horrible pirouète » comme des « pitreries virtuoses ». Et j'aime qu'elle ne dise jamais « la poésie », mais qu'elle tutoie la forme : « *Livre ? cette forme non sue que le / travail délivre ou ce geste risqué* » Et qu'elle dise (ou tente de dire) « *ce qui m'arrive avec cela : poème (...) dépassement, par incarnation et cristallisations successives, des différences, vers le soi culminant, le pas-moi plus que soi, l'au-delà de soi en soi* ».

À première vue ce pourrait être un assemblage composite de textes dont nous avons pu découvrir des versions antérieures ici et là en revue. Mais une lecture plus attentive de ce « recueil », révélera le véritable objet (ou « sujet » ?) du livre : une phénoménologie du poème, une description « en action » en rythme, en hymne et possession maîtrisée de toute la rhétorique, des fins ressorts de l'écriture, dans sa mécanique, son horlogerie subtile, aussi bien que dans ses origines obscures, souterraines, les plus intimes, ses motivations troubles.

*c'est étonnant comme
l'intense vise l'infime cherche un concret
à faire lever, insiste et pousse dans les
trous bas comme les plis fins du langage, le
ressort délicat d'écrire ; ...*

L'Inadéquat se compose de cinq moments : *les attendus, inconférences, gravité, l'épopée de pas-ça, alors (19 lancers sont dé)*.

Les attendus est une magistrale suite de 24 « strophes » courtes (moins de dix hexasyllabes), d'une frappe toute mallarméenne, au fonctionnement prosodique obéissant à de subtiles clés allitératives (des rimes s'y glissent, des calembours) à des jeux de rejets et contre rejets, qui déploient et subvertissent la rhétorique démonstrative, pour s'achever sur l'impérieux *jugement* d'un Je qui fait son entrée dans le livre et en décrète le sens :

*Je dis fondé l'éclair
éclairant l'air froissé
de vos lèvres disant
l'inconnu de l'élan
d'amour l'insaisissable
sens qui jamais déjà
n'est donné mais viendra*

Premier moment qui définit avec fougue tout le champ humain du poème, « *attendu qu'un enfant, une épaule, l'angoisse, la joie, l'intime, le temps, la mort, la parole, la forme le rythme, le "ne pas", le sens, le "je suis", le manque, le rire, le soudain chance, le désert* » etc. en quelque sorte, les éléments premiers, qui alimentent le « moteur blanc » du poème : « *appel par le fond / du sans fond au profond de la cave (: traversée / -du désastre l'envers) où s'étrange le je / où le présent s'intime* ». Est dit d'emblée le paradoxe du poème : « *élan qui éprouve / une pensée qui dure* ». Ressources infinies de l'inachevé, face à l'effondrement des preuves, attendus qui sont comme autant de révélations par l'éclair d'un sens aussitôt débordé, pour la salubrité de l'esprit, élan, élan, jamais repos, parole en action qui soit victoire sur le rien, le « ne pas », le désert.

Inconférences, nous écarte du prosodique pour nous transporter dans le registre de la prose discursive, ou pastiche de la conférence (car l'humour, le « jeu des mots » n'en est pas absent), introduisant un nouveau mode de relation au lecteur, celui du dialogue du Je (celui-là même qui vient de s'affirmer) et du vous (nous).

Conversation familière avec qui me ressemble en vertu d'une « fraternelle et fidèle étrangeté », ou recours à quelque simulacre de confession récits ou fables onirique avec moralité légendaire (à la huitième). Et par là nous sommes entrés dans « le vif du sujet ». Ce sujet à vif, sa qualité est d'abord d'être celui qui *lance* sa pensée, ne se contente pas de la faire glisser ou tourner sur soi. Ce qui est établi maintenant, c'est le rapport de ce mouvement de langue à ses origines obscures, à l'enfance, aux images de rêves, c'est le surgissement d'une langue dans l'encore inaccompli, et tout particulièrement son rapport avec les mécanismes de la jouissance physique, les fantasmes, et cette question du « quoi » obstinément tentée. Question du « *Trouble* », toujours présent dans la clarté même de l'écriture : « *dissiper un trouble avant qu'il n'apparaisse, qu'il ne se manifeste, ce trouble étant toujours présent, quoi qu'il en soi, trouble en puissance, lié, de fait, à notre face à face...* »

Et du même coup, réglée avec humour la déjà vieille question de l'écriture féminine, de sa spécificité : « *des sujets aussi légers ou importants que l'écriture ou la pensée, la sexualité féminine, sujet qu'il est, quant au dernier, actuellement de fort mauvais goût d'éviter... suis-je une femme, vraiment, puis-je l'affirmer ?...* »

L'autre ressort de la machinerie poétique, l'essentiel : c'est le refus. Et la 11^e *inconférence* « *Politique* », est un des plus beaux textes engagés qu'il m'ait été donné de lire ces temps-ci. Mais au-delà du côté moral, c'est au sens profond de ce « Je ne suis pas d'accord », du « je ne veux pas du prix à payer » que nous devons réfléchir. Est-ce que cette conscience aiguë (politique et philosophique) de la justice (de la justesse) n'est pas aussi une motivation et une composante essentielle de la parole juste, la parole de vérité ? Florence Pazzotta a alors cette très belle formule : je ne veux pas « que soit pris dans le jeu des semblants l'inconnu de nos vies ».

Voilà donc un livre qui situe l'exercice de la poésie là où il doit être exactement situé. Ses victoires ont toujours été, dans le langage, des victoires sur l'idéalisme.

Ce livre-ci en est une nouvelle preuve, exaltante. Il est logique que le dernier mot de la douzième inconférence (*l'impossible*) soit *la parole*. Est dit ici ce qu'elle doit être (et par là ce qu'elle ne doit pas être, ce qui la menace quelle que soit son sujet), quand il s'agit de poème qui respecte : « *la condition du dit l'impalpable squelette – sans quoi coulerait, épanchée, infléchie, animale et bruissante, ne consisterait pas, ne se dresserait pas vers autrui – la parole.* »

Gravité retourne à l'ampleur de cette « rhétorique détournée », en cinq discours ou hymnes lancés sur le même point, « *Gravité du réel, enfants* ». Scansion initiale avec fortes reprises à l'intérieur, dans ces ensembles constitués de tercets enchaînés. Là, au cœur du livre donc, avec le retrait du JE (« *Je se retire si on l'expose / à dire son dire où il n'est pas* ») s'explicitera le titre énigmatique, sera dévoilé le sens de l'adjectif *inadéquat* : « *sa nudité / alors étant inqualifiable / résolument inadéquate* ». Et s'expose le rapport du poème à l'être. On comprendra que ce qui était inadéquat : c'était la relation du Je, de l'intime, du nu de l'être et du corps, avec la parole, et que tout le problème du poème était de réduire cette inadéquation du dire et du sujet qui dit, sans porter atteinte à la consistance, à l'inflexibilité de cette parole. Le second poème est à ce titre essentiel, transposition et débordement dans le poème (son mouvement), d'un célèbre passage de la Préface de la *Phénoménologie de l'esprit* :

*si l'on est soi
c'est d'être non pas l'identique
à soi mais le même par l'autre à soi
venu – c'est amour ce mode-là
du faire et du connaître qui
ne dit rien que son mouvement
ne fait naître ; n'obéissez pas
enfants, à aucun mais seulement
à ce qu'un dit si c'est dit juste*

Les trois derniers poèmes de cette sismographie seront à la suite une définition métaphorique de la composante essentielle : le rythme, Faille, lieu-fissure, ce geste risqué, l'opacité du rythme. Rapport au rire comme à l'amour : « *j'aime l'écart d'une parole et que rien / ne colle à la chose ; c'est ainsi que l'amour / se lève : ce creux ce vide est son tremplin* ».

L'épopée du Pas-ça prolonge *Gravité*, les tercets se délient, (elle transcende toujours les formes classiques), l'intention héroïque, et philosophique s'affirme. Hugo a écrit *L'épopée du ver*, Florence Pazzottu écrit l'*Epopée* (burlesque dès l'attaque du premier tercet) du *Pas-ça*. Il y a là quelque rapport. Pas-ça est une sorte de petit animal têtue qui s'attaque au grand nihil qu'est la raison, à « *ce qui décréé tout et réduit le naître au mourir* ». Coup de pied au cul du rien, Pas-ça est l'envers du ver héros du néant. Héros (héraut) du naître, il « *veille sur les percées de ceux / qui à chaque embardée ne se / laissent pas nénifier* », il se « *défait du raisonnement toujours / habile du rumpant* ». Un lien secret relie cette *épopée* aux *attendus*, reprise des mêmes sursauts : « *pas ça se dresse dans l'œil du manquel*

(cyclone le risque d'errer est / sa chance / pas ça se fend se fait / passage ». On lisait p. 19 (11^e attendu) : « *qui ouvre le pas ça / – je vers l'inattendu* ». Ô malice des calembours !

Pour finir, *alors* (19 *lancers sont dé*) série de courts poèmes lancés par cet *alors* à l'initiale de chacun. Ils ressaisissent le thème du naître et redonnent à la figure de l'enfant (c'était un des premiers attendus, et aussi le maître mot de la « gravité du réel »), toute sa signification : à *iziano* confirme que peut-être, seule une femme pouvait donner au verbe naître toute sa valeur de radicale rupture avec le néant, et faire que ce ne fût pas seulement une élucubration cérébrale de mâle raisonneur genre philosophe danois, mais quelque chose d'éprouvé à même le mouvement de vie qui l'habitait et la portait, d'un seul élan physique et spirituel vers l'inconnu, par la voie (la voix) de l'écriture rythmique, seule capable de détourner la mort (*à thierry, à ma mère*). « *si la mort nous colle au dos / et la vie fuit par les pieds* » écrit elle dans l'épopée de pas ça : « *naître est une poussée exacte inverse* ». Et si l'on se reporte aux derniers tercets du texte de la p. 64, on verra que la définition du rythme qui est donnée, correspond au rythme de la respiration en apnée qui est celle de l'accouchement : « *puis vient le second / souffle – cette déflagration / où s'accordent les temps – le jet / dans la durée – la joie inépuisable / d'une nage inventée – corps et pensée* ».

Ce livre, « *inépuisable / énigme (ce bouquet de / possibles) – loin du / néant fécond, du / désert* », parce que livre de haute ambition de pensée, et de forte portée morale (voire politique), n'est pas d'une lecture facile. Ses 19 *lancers* parachèvent une phénoménologie du poème dans laquelle, le sens se révèle par la déchirure absolue du Je, dans l'étrangement à lui-même, l'étonnement qui motive le cri de confiance en la vie, car en fin de compte :

*seul abîme le crime d'absence :
la main qui force ou s'approprie ce qui doit
rester l'insaisi – le toujours inconnu –
l'immense – penser – ce ferment de l'intense*

VIII^e Biennale Internationale
des Poètes en Val-de-Marne

17-27 novembre 2005

Nadine Agostini

KOA-2-9 ?

Dedans les rêves. Des hommes. Mais lesquels ? Suspendu dans l'air, un long et fin tube de verre se remplit d'encre noire. Je l'identifie comme étant une tige de très jeune bambou. Je reconnais R. Je dis « c'est R. » C'est évident. S'affiche à son côté un tube identique vide qui se remplit d'encre très rapidement. Je dis « C'est P. » Je dis « R. est venu chercher P. » Au réveil, je me souviens que R. est mort. Les bambous pour écrire, l'encre noire pour écrire... Bambous et encre de Chine pour tatouer. Mais aussi, tige de verre = seringue. Je suis incapable de dire quand R. et S. sont morts. Je pense que S. est mort à la date d'aujourd'hui mais je ne peux en être sûre. Je n'aime pas le fait d'avoir oublié les dates de décès des hommes que j'ai aimés. Et puis, j'étais une princesse qui passait son temps à tomber raide comme un piquet. Toute droite. Ma traduction : je tombe de mon piédestal. Je tombe droite comme un arbre qu'on abat consciencieusement. Ma mère ne cesse de faire « pfuuuu... » quand je fais quelque chose et en même temps elle grimace (on dirait ma sœur) C'est usant. Elle essaie de me donner l'impression que je suis nulle et donc pas elle. Mais ça ne marche pas ! J'essaie de ne penser à rien, d'effacer ma mémoire. Sans doute les problèmes (des autres) restent-ils coincés quelque part, m'empêchant de me concentrer.

La tête à l'envers. À l'envers du décor. Ne pas répondre au téléphone. Repasser le linge. Frotter le sol.

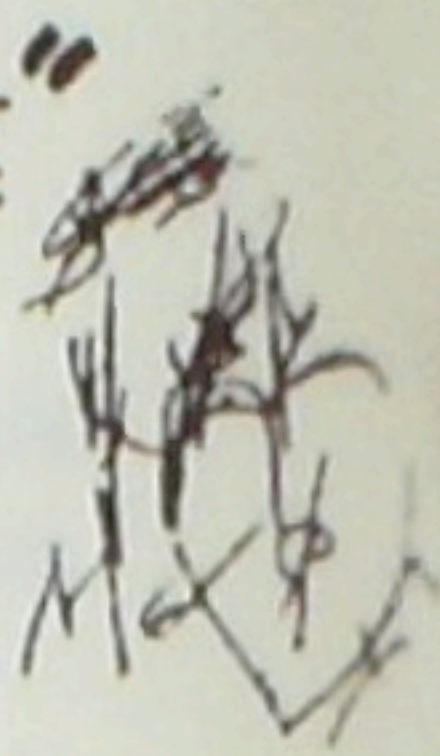
Liliane Giraudon

Les talibans n'aiment pas la fiction

Inventaire/Invention

MHO, POÈTE DEFROQUÉE. FEUILLETON PIRATE

EPISODE 5 PAR LA COSMETIC COMPANY. EPISODE 5
LILIANE GIAUDON & CHRISTOPHE CHEMIN.
VOUS N'Y COMPRENEZ RIEN? LISEZ À HAUTE VOIX



"le désir de la crème fouettée est éternel"

c'est un vers de Mandelstam !

SITÔT DIT SITÔT FAÏT

costume truqué

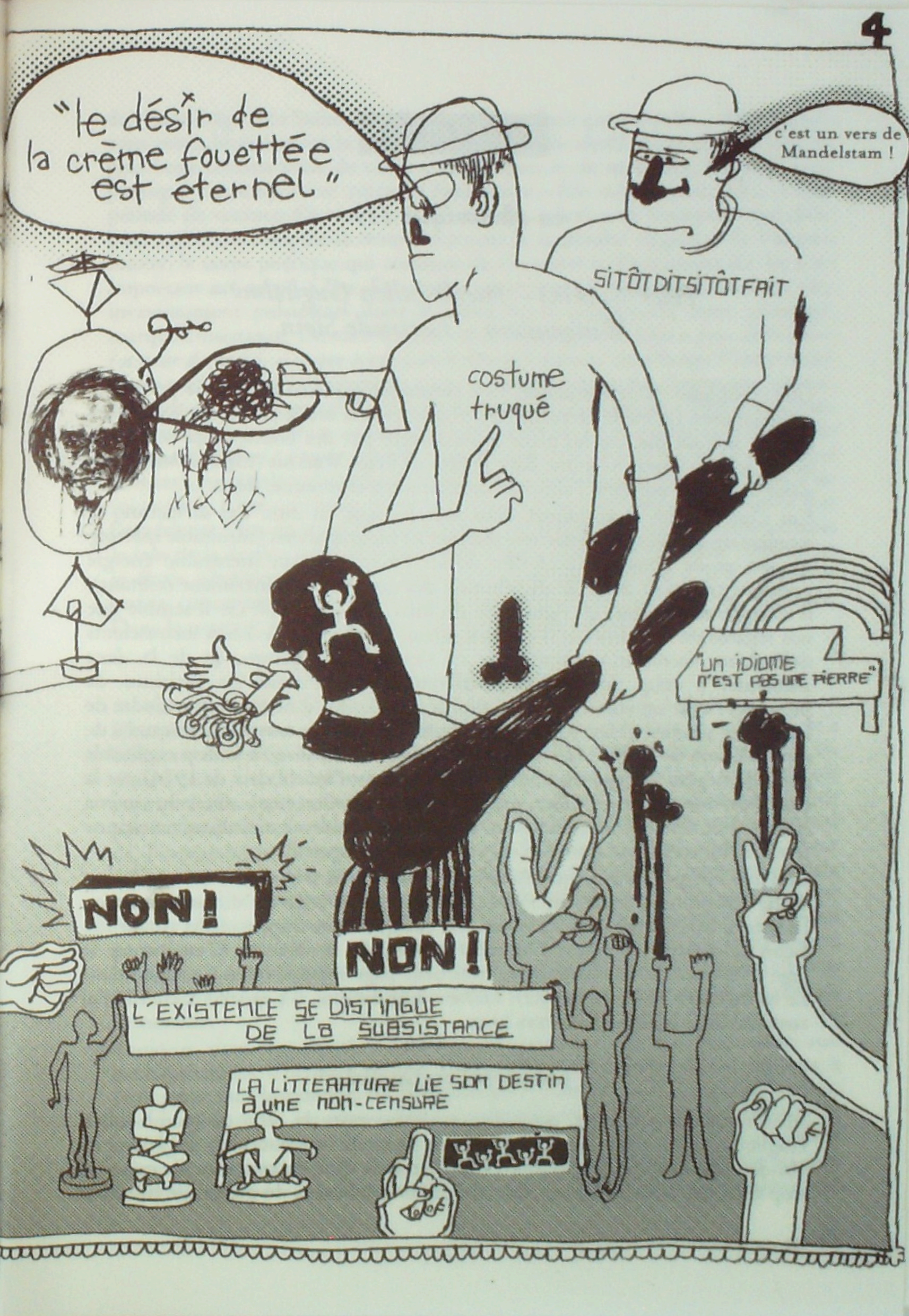
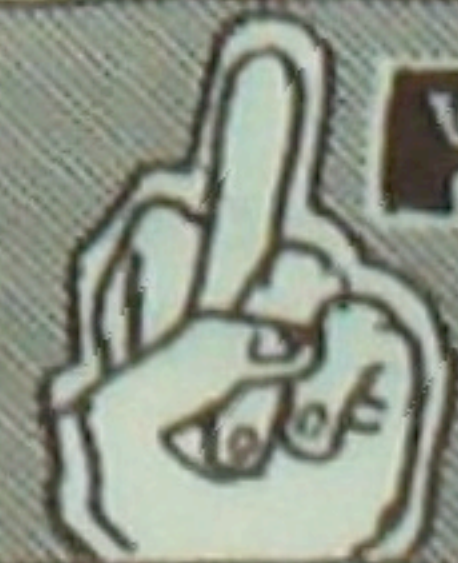


NON!

NON!

L'EXISTENCE SE DISTINGUE DE LA SUBSISTANCE

LA LITTÉRATURE LIE SON DESTIN À UNE NON-CENSURE



Éric Houser

<a-chronique (1)>

*Peter Watkins – Joseph-Julien Guglielmi –
Wittgenstein – Gertrude Stein*

Une chronique ? Une chronique. Une chronique aiguë, si je puis me permettre cet oxymoron (je me le permets). Ou plutôt encore, une a-chronique : pas dans l'ordre, surtout pas, car les plans se recouvrent par des bouts, et ça bouge, ça bouge tout le temps. Comme dans le film de Peter Watkins (*Edvard Munch, la danse de la vie*), par quoi j'aimerais ouvrir cette a-chronique, donc.

Car c'est un film exceptionnel, dans tous les sens du mot. Par sa facture, sa manière un peu dingue de décontextualiser les biographèmes (admirable *splitting* du son et de l'image) c'est-à-dire de les écrire, par son incroyable énergie politique (jusqu'au mode de distribution des supports, originalement militant), il échappe aux normes en vigueur. Je dis bien « en vigueur », car il semble que nos regards de cinéphiles et d'esthètes soient, à nos corps et à nos inconscients défendants, formatés/normatés. On ne s'excepte pas comme ça de la *doxa* ambiante, à coup de discours, déclarations d'intentions ou pétitions de principes : c'est un vrai travail, un combat dans lequel il ne faut pas craindre de laisser des plumes. Peter Watkins en a goûté, depuis les temps « héroïques » de son exclusion de la BBC (*La Bombe* en était bien une) jusqu'à la trop explicable perte du négatif original du film qui ressort aujourd'hui (il date de 1974) par la télévision norvégienne... Lisez, mais lisez ! son entretien aux Cahiers du cinéma (numéro de février). Sa conclusion, amère et probablement réaliste, me donne envie de lui écrire que non, il n'est pas seul dans la guérilla.

Cela me fait penser à ce que Pascal Quignard disait il y a peu, en conclusion d'une émission littéraire sur France 5 (vous savez, celle du dimanche matin, *Le bateau livre*), « fuir sous les balles » ou quelque chose d'approchant : une autre façon de résister. À chacun d'inventer sa stratégie, là où il est. C'est comme le juge d'instruction démissionnaire (très belle page signée Hervé Gattegno dans *Le Monde* des 30 et 31 janvier), Laurent Lèguevaque, il s'appelle. Celui-là, j'ai aussi envie de le serrer dans mes bras.

Joseph-Julien Guglielmi

Mais revenons aux livres, pour dire quelques mots de celui de Joseph-Julien Guglielmi, *Faut suivre* (farrago, collection Biennale Internationale des Poètes en Val-de-Marne). C'est magnifique et bouleversant. Qu'on ne me dise pas que c'est trop ceci, pas assez cela, non. Une voix, brisée, une voix du grand âge (très loin

du « grand âge » de Saint-John Perse, dans un livre qui s'appelle... *Chronique*), vous troue littéralement la peau (*like a shot in the dark*). Je ne connais rien de plus beau comme prise de corps et de langue, et de sexe, dans la production poétique contemporaine récente. *Faut suivre* « fait suite, avertit JJG, à une période de vacance d'écriture ». Sans véritable solution de continuité toutefois, pour qui a *suivi* depuis le commencement la trajectoire singulière de l'œuvre. Lacéré, le corps poétique qui continue de s'inventer ici l'a toujours été. Le mot important est corps. C'est d'un corps sexué (textué) qu'il s'agit, avec un fort investissement pulsionnel dont le motif de la pénétration, assez récurrent, marque l'insistance. De vie / mort il est aussi question (« *Qui a peur de la mort / a peur de tout* », « *et que toute parole échangée / était / un échange // entre tout / ce qui naît / et tout ce qui meurt* », « *on / voudrait / mourir // à l'improviste / comme / on naît* » – ultima verba), quoi d'autre fait la poésie, la grande ? dans des poèmes qui, tout en faisant livre, ne feront jamais ensemble : « *ce qu'il éprouve / c'est // de se laisser / démunir / devant la poésie // qui propose / de / défaire l'ensemble* » (chaque mot compte absolument), dans l'horizon d'un « principe de non coïncidence de soi et soi ». C'est un chant d'expérience qui s'offre, je le redis, car qu'est-ce que l'expérience ? pas un empilement de strates, de tranches de vie (l'expérience dans le sens de la durée : avoir de l'expérience), mais, plutôt, ce qui défait l'ensemble, je dirais, empiriquement : « la grande une-folie de fragments ». Il n'y a pas de poésie conceptuelle, que de l'empirie, de l'expérience, toujours ex, (de)hors. Dans le paysage. Oui, *faut suivre*, faut vachement suivre.

Ludwig Wittgenstein

L'homme ordinaire aura intérêt et plaisir à se plonger dans le numéro qu'a consacré *Europe* à Ludwig Wittgenstein (octobre 2004). Non spécialisé en philosophie, il (re)découvrira une pensée simple, par opposition à complexe (ce pourquoi elle s'adresse à l'homme ordinaire, non spécialisé), mais *difficile*, en particulier du fait d'une stratégie de « communication indirecte » que les tenants de l'interprétation standard du *Tractatus*, Carnap en tête, semblent avoir délibérément ignorée. James Conant propose un parallèle bien étayé entre Kierkegaard et Wittgenstein, dans une étude centrée sur le *Post-scriptum aux Miettes philosophiques* et sur le *Tractatus logico-philosophicus*. La lecture du grand petit livre commencé en 1914 en sort renouvelée, décillée, et les ponts avec la soi-disant « seconde philosophie », jetés. La réception de cette pensée est loin d'être achevée, et pas qu'en France ; c'est l'un des mérites de ce volume que de le montrer.

Toujours dans ce numéro d'*Europe*, Emmanuel Bourdieu argumente son positionnement d'écrivain (« *mon travail d'écriture théâtrale* ») par rapport à l'influence ou l'inspiration de Wittgenstein : « *concrètement, ce qui m'intéresse, c'est de reprendre les inventions étranges et problématiques de Wittgenstein, et de les prolonger, de les cultiver, comme on cultive des tendances ou des vices* ». C'est plus la veine d'une « constellation d'expériences imaginaires » qui est exploitée ici, que la littéralité d'une « clarification logique de la pensée » (formule utilisée par

Emmanuel Hocquard pour décrire la fonction assignée par lui à sa poésie – je ne crois pas que la voie hocquardienne puisse être réduite à une telle fonction). Il y aurait donc, selon Emmanuel Bourdieu, deux postérités esthétiques de Wittgenstein, correspondant à deux modalités du rapport à l'illusion. Le propos est séduisant, mais j'aimerais en lire plus, notamment sur l'idée de neutralisation esthétique des enjeux philosophiques. À suivre, peut-être.

Le XXI^e sera-t-il, finalement, wittgensteinien ? Steinien, en tout cas, oui, certainement. La publication de *Tender Buttons* (en entier, traduction de Jacques Demarcq, NOUS 2005) est un sacré vent de fraîcheur. Dire que ça a été fait en 1914 ! Oui, et c'est encore loin devant nous. La postface d'Isabelle Alfandary (*Dire la substance du dire*), je ne suis pas spécialiste pour en parler, mais elle m'a paru très juste. Je trouve en particulier que la proposition selon laquelle les pièces de *Tender Buttons* reposent essentiellement sur la lecture à haute voix est lumineuse. N'avez-vous jamais, enfant, expérimenté une langue *sponte sui*, une « langue du placard » à l'écart de l'apprise ? Là aussi, l'empirie plutôt que le concept. Je voulais encore parler des Poésies complètes de Malcolm Lowry, de DH Lawrence (*Psychoanalysis and the Unconscious*, de 1921), de Maïder Fortuné, du *no border media lab* (Tarifa-Tanger, juin 2005), des talibans qui n'aiment pas la fiction... Ce sera pour une prochaine fois.

Jean-Pierre Bobillot

Voix, etc.

28. Christian Bök : *Eunoia* (Coach House Books, 2001 : www.chbooks.com mail@chbooks.com ; 401 Huron street [rear] on bp Nichol lane, Toronto, Ontario, Canada). La 4^e de couverture se laisse traduire ainsi : « “Eunoia”, qui signifie “belle pensée”, est le mot le plus court en Anglais qui contienne chacune des cinq voyelles. Ce livre aussi les contient toutes, à cette différence près que chacune apparaît seule dans son propre chapitre. Bientôt se manifeste une personnalité propre à chaque voyelle : A est raffiné, E est élégiaque, I est lyrique, O est bouffon, U est obscène. Cette œuvre insolite, véritable exploit qui nécessita sept ans de travail, est une réussite dans la littérature d'avant-garde et promet d'être l'un des livres les plus importants de la décennie. » À la vérité, ce qui est décrit ici est la première partie du livre – la plus longue, remarquable par sa cohérence –, elle-même intitulée « Eunoia ». La seconde, intitulée « Oiseau » (on voit pourquoi), est plus diversifiée dans la forme et les principes de composition, et contient par exemple, sous le titre *Voile*, une transposition en anglais, par une succession d'à peu près phonétiques, du célèbre sonnet de Rimbaud, « Voyelles » ; cela donne une série de 14 distiques correspondant chacun à un alexandrin du poème d'origine : ainsi, « A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles, » devient-il : « Anywhere near blank rage / you veer,

oblivial. » (ce qui, retraduit en français, pourrait donner : « À deux doigts de la folie absolue / tu obliques, oublieux. »), puis : « Je dirai quelque jour vos naissances latentes : » « Jade array, calico azure / evanescent talents. » (« Atours de jade [ou "de garce" !], calicot azur / talents évanescents. »), et ainsi de suite jusqu'à : « – O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux ! » « Hollow, my grey ovule does / decide you. » (Creux, mon ovule gris / te décide. »[!]) Mais elle contient également un texte, de forme et de principe identiques à ceux d'« Eunoïa », significativement dédié à Georges Perec : *Emended excess*, qui exclut bien sûr toute autre voyelle que l'e (quelle qu'en soit la valeur phonique) ; on y lit des phrases telles que : « The street sweepers sweep cement wherever renters rent the tenements. » (« Les balayeurs de rue balayent le ciment partout où des locataires louent des appartements. »), ou ce fragment :

« When French gemsellers get served *les crevettes*, these well-heeled gents expect *les entrées très excellentes* : penne, green peppers, fennel, spelt, fresh cheeses, rennet. When the Frenchmen get fed stewed greens (beets, leeks, herbs), these trenchermen chew the beef stew. The peelers peel twelve eggs ; then the chefs pestle the peeled eggshells ; next, the blenders blend *les entremets éphémères* ; then the freezers freeze *les belles-Hélènes dégelées*. The celebs get served *crêpe de chèvre et crème de menthe* (never pretzels, never seltzers). The sweeteners sweeten *les crèmes renversées*. »

(« Quand *les crevettes* arrivent dans les assiettes des bijoutiers français, ces messieurs pleins aux as réclament *les entrées très excellentes* : pennes, poivres verts, fenouil, épeautre, fromages frais, reinette. Quand les Français ont eu leur ration de légumes poêlés (betteraves, poireaux, fines herbes), ces fameuses fourchettes se jettent sur le ragoût de bœuf. Les décoquilleurs décoquillent douze œufs ; puis les chefs pilent les coquilles pelées ; après quoi, les mixeurs mixent *les entremets éphémères* ; puis les congélateurs congèlent *les belles-Hélènes dégelées*. Les people voient arriver dans leur assiette *crêpe de chèvre et crème de menthe* (jamais de bretzels, jamais d'eau de Seltz). Les édulcorants édulcorent *les crèmes renversées*. ») (*)

On le voit, c'est légitimement que l'auteur écrit, *cum grano salis* : « Le texte exhibe, en un spectacle carrément sisyphéen, son propre processus d'élaboration, estropiant délibérément son idiome afin de montrer que, même soumis à d'aussi invraisemblables contraintes, le langage peut encore exprimer une pensée insolite, sinon sublime. » Les textes d'« Eunoïa » répondent magistralement à cette ambition – avec l'humour qui sied. Outre le caractère polylipogrammatique qui en constitue la contrainte fondamentale et la plus *voyante* (on peut en vérifier à chaque page les effets strictement graphiques), ils en subissent plusieurs autres, thématiques, métapoétiques, rythmiques, lexicales, etc. : « Tous les chapitres doivent traiter de l'art d'écrire. Tous les chapitres doivent décrire un festin, une scène de débauche, une pastorale et une croisière en mer. Le rythme inhérent à toutes les phrases doit être souligné par l'usage du parallélisme syntaxique [...]. » Dans le chapitre O, dédié bien sûr à Yoko Ono, on lit :

« Monks who vow to do God's work go forth from donjons of monkhood to show flocks lost to God how God's word brooks no crooks who plot to do

wrong. Folks who go to Sodom kowtow to Moloch, so God drops H-bombs of horror onto poor townfolk, most of whom mock Mormon proofs of godhood. Folks who do not follow God's norms word for word woo God's scorn, for God frowns on fools who do not conform to orthodox protocol. Whoso honors no cross of dolors nor crown of thorns doth go on, forsooth, to sow worlds of sorrow. Lo ! No Song of Solomon comforts Job or Lot, both of whom know for whom gongs of doom doth toll. Oh, *mondo doloroso*. »

(« Les moines qui ont fait vœu d'accomplir l'œuvre de Dieu s'élançant depuis les donjons de la vie monastique pour montrer aux troupeaux perdus pour Dieu à quel point la parole de Dieu ne tolère aucun de ces escrocs qui préparent quelque mauvais coup. Ceux qui vont à Sodome se prosternent devant Moloch, et Dieu lâche des bombes H qui répandent l'horreur en ville parmi les pauvres, dont la plupart ricane des preuves de divinité des Mormons. Ceux qui ne suivent pas les lois de Dieu à la lettre font tout pour être rejetés par Dieu, car Dieu fait les gros yeux aux fous qui ne se conforment pas au protocole orthodoxe. Quiconque n'honore ni croix de douleurs ni couronne d'épines s'expose, en vérité, à semer des mondes de désolation. Voyez ! Nul Cantique de Salomon ne vient reconforter Job ou Loth, qui tous deux savent pour qui sonnent les gongs du destin. Oh, *mondo doloroso*. ») (*)

(*) Ces « mises en français » ne doivent surtout pas être prises pour des traductions en ce que, « littérales » au sens trivial de cette épithète lorsqu'elle caractérise, précisément, des traductions, elles « oublient » par là-même d'être *littérales* au sens où elles rendraient compte en quelque mesure du *travail de la lettre* qui fait la teneur de ces textes, et elles ne cherchent pas à l'être : leur seul objet est de mettre sous les yeux du lecteur francophone le fil blanc sémantique, non dénué de sel et de chausse-trappes, dont ils sont cousus, et que recouvre *la trame de littéralité qui en fait toute la littérature...*

Or ces textes si rythmiques, tissés d'échos vocaliques aussi bien que consonantiques – où la langue ne cesse de se relancer à ses propres bégaïements, gais au demeurant –, ne prennent toute leur saveur et ne révèlent toute leur ampleur, que lors des ébouriffantes lectures publiques qu'en donne l'auteur. Et ici, un *distinguo* s'impose, qui donne toute la mesure et l'envergure poétique d'un qui joue *sur tous les tableaux* : s'il fait montre, lors desdites lectures, d'une désopilante virtuosité buccale (et, pourrait-on dire, faciale), comparable à celle d'un Jaap Blonk, et si tous deux sont d'impeccables interprètes de la *Ursonate* et d'autres monuments de la poésie « asémantique », celui-ci de toute évidence a pour exclusif objet la matérialité sonore et physique (voire physiologique) de la parole et du corps proférant ou bruissant – fût-elle musicalisée au moyen de l'ordinateur –, tandis que Christian Bök s'attache tout autant, de ses inépuisables ressources en matière et en manières de profération, à faire entendre et ressentir, dans toute la matérialité de leur signifiante – dans ses aspérités comme dans ses incongruités, qui en font la singulière musicalité –, des textes où le recours à diverses contraintes grammaticales apparaît comme un mode d'engendrement débridé d'effets de sens en série, indéfiniment feuilletés – hauts en humour...

Joseph-Julien Guglielmi

LAVISH PRESENCES

Lavish Absence

(ceci n'est pas Keith

ceci n'est pas Rosmarie

la Reproduction des Profils (traduc. Roubaud)

The real Subject

Love, like, pronouns

Lavish

Peut-être le mot le plus particulier de la langue anglaise, intraduisible comme toute langue. Un mot que Rosmarie Waldrop emprunte à Jabès. *Considérables* (lavish) Rosmarie et Keith Waldrop ! Et leur small press *Burning Deck*, ce foyer de la poésie U.S depuis des lustres.

Tous *passants considérables* avec ici l'ombre donc *lavish* d'Edmond Jabès qui ouvre cette chronique. Puisque chronique il y a. *Lavish Absence* publié par les *Wesleyan University Press* est, il est dit, le portrait intime d'un des plus impatients écrivains français du 20^e. Rosmarie y a mis tout son savoir Jabésien dont je rappelle qu'elle en est le plus important traducteur. Et Richard Stamelman qui nous rappelle qu'Edmond Jabès s'est éteint en tenant dans ses mains un livre de Michel Leiris qu'il venait de recevoir, *Fissures*, qu'Arlette Jabès trouve sur le sol en retournant dans la pièce. Cette pièce où je nous revois avec Claude Royet-Journoud, Anne-Marie Albiach, Jean-Pierre Faye, Marcel Cohen, Robert Duncan et tant d'autres, Thérèse Bonnelalbay, Raquel, Emmanuel Hocquard... Et le tango avec Thérèse chez Mitsou Ronat... Un livre où l'anecdote la plus immédiate n'empêche pas la réflexion la plus profonde, la plus abrupte... « l'homme n'existe pas. Dieu n'existe pas. Seul le monde existe à travers Dieu et l'homme dans le livre ouvert ». « Vous êtes comme celui qui écrit et qui est écrit » ce qui n'empêchait pas Edmond Jabès d'être un fabuleux conteur de blagues et un désopilant imitateur !

Je lui dis un jour, vous êtes le Tao de l'occident « Are we not the image of the void which has no image ? » et Dieu ? *Dieu n'est qu'un mot*, disait-il...

Dans le même élan, un livre à deux mains *Ceci n'est pas Keith Ceci n'est pas Rosmarie*, de 2002, *Burning Deck*. Does the body always contain its own absence ? Où la cousine Sybilla joue *La Paloma* à l'accordéon. Un livre enchanté de plusieurs photos... Keith a deux ans dans sa petite auto, Keith avec ses frères, glabre et cravate en 1948. Keith acteur ou dirigeant un orchestre... Avec Yoko Ono, avec George Oppen, avec CRJ et Paul Auster...

Rosmarie fillette en Allemagne où elle est née. Et le père de Keith qui prétend avoir inventé le réfrigérateur ! Et les collages de Keith endormi sur cette photo de

1976 à Paris chez les Jabès... Avec les amis de Raquel, Thérèse, Adolfo, son épouse, Bibi et CRJ qui photographie et s'écrie : « I must kiss you because you are translating Jabès » à Rosmarie. C'était l'époque de *État* de Anne-marie Albiach... Et de la méfiance des éditeurs américains que Rosmarie avait essayés, environ une vingtaine de refus ! Because of money...

Et la belle coquille Gugligelmi...

Et *the pilgrimages* sur la tombe de Gertrud Stein et à sa maison de la rue de Fleurus... La fascination de Rosmarie pour les Indiens d'Amérique.

« J'ai appris à communiquer en enroulant ma jambe autour de la tienne comme on tisse une pensée fibre à fibre ».

C'est dans *la Reproduction des Profils* magnifiquement traduit par Jacques Roubaud... Et édité par Alain Veinstein. 1956-57, nos deux lascars à l'université d'Aix-en-Provence... 1958, se marient...

Un livre d'une densité inouïe dans une prose où s'articulent, je dirais très musicalement *body and soul*, quotidien et éternité, dans un humour qu'on ne découvre pas d'emblée mais dont on finit par goûter l'extrême finesse et ironie majeure....

« Tes lèvres tremblaient un peu et tu as dit que la logique pouvait prendre soin d'elle-même. »

« Le quatrième jour, je pris la pluie dans la bouche, et le poisson s'enfonça encore plus... »

Quand *les images tombent au fond de l'alphabet* pour nous donner la joie après la surprise de cette langue des plus rares. Une langue tremblante de désir pouvant aller jusqu'à la violence sinon la cruauté. Avec la joie du lecteur pour la paraphrase systématique :

Réalités du monde en images
c'est la vérité dans l'escalier
image et réel en collision
inscrivent une règle
la mort vient de
la séparation de nom
de son abandon manifeste
avec images bibliques d'
ivresse et de déluge
à langues mêlées...
signes les éléments du
langage à la fiction
impossible d'un *tsunami*
des plus sonores
jusqu'au sexe création
du langage...
Sans oublier les

Notes du traducteur

Précieuses et passionnantes de la vie aux livres, des livres à la vie... Les deux faces de la même aventure, d'une langue l'autre, trois langues comme *trois* Waldrop... Une créative méthode dévoilée, collage *the splice of life*, le *changer* de langue...

Jacob Delafon est le héros du livre *The real Subject* de Keith Waldrop, vraiment une *madhearted enterprise* de virtuosité et d'humour pouvant aller jusqu'au *Tractatus* en passant par Nietzsche, Apollon et Bacchus. Entre le poème et la nouvelle le sens oscille jusqu'au vertige... Mais il y a là tout autant un livre de lectures où Dada et le surréalisme traitent Proust et la poésie arabe, les tapisseries de Babylone et les culottes des Mèdes.

Où s'éclate l'immense culture de Keith, sa dérision passionnée de la lettre. Mark Twain rendant visite à Monsieur Teste... à Pascal...

« Louvre », Jacob Delafon is told, means place of wolves. »

Tout l'art de Keith est là. Transplanter le sens outre mots. Du plus banal au plus métaphysique tout en usant des charmes plats de la métonymie. La poésie ne s'y avoue jamais d'une enflure surfaite, enjolivée. Ce qui ne va pas sans la culture inquiète d'un merveilleux lecteur et magicien du verbe...

« Love considered as a Lubricant »

« ...seeing a category or just a cat ... »

THE REAL SUBJECT QUERIES AND CONJECTURES OF JACOB DELAFON WITH SAMPLE POEMS

le titre en entier...

Au sujet, Rosmarie répond par l'objet. Car je sais qu'il y a entre elle et Keith comme un vrai dialogue à coup de livres sans aucune atteinte à la liberté de l'un et de l'autre poète. Est-il besoin de le dire !

Humour dans les deux cas *but différent*... Pour moi un étonnement renouvelé depuis 1970 où je découvrais *The Aggressive ways of the Casual stranger*...

« Meaning you consists in thinking of your body. There are no fish in my mouth. »

Ce livre où déjà dans le titre se manifeste la métamorphose du sens, du nom. *Love, like Pronouns* où le corps, à la fois, de l'écriture et de l'humain se trouve pris dans un jeu vertigineux de mutations grammaticales, logiques, philologiques, philosophiques, sexuelles.

Où ce que nous disons est traqué impitoyablement au niveau de la *doxa* pour déboucher subtilement vers son contraire :

« The grandeur of the mountains, inhaled by a village girl ? »

Ironie, absurde sont inhérents au langage le plus habituel pour qui sait appréhender les ressources du langage. On penserait volontiers à des phénomènes tels que Gertrud Stein ou Wittgenstein si Rosmarie avait besoin de références ce qui n'est pas le cas.

Écoutez :

« When you talk across, from a dream about winter, your refusal to talk, in anyone's language, it helps you, even if it distracts, to go with nouns to have that choice, even bolds ones like "love" »

Et méditez ces *koan* :

La tristesse des pommes en automne... Et pourquoi la trajectoire de l'éjaculation d'un garçon tourne le dos à géométry ?

Catherine Weinzaepflen

Cinémas & Cinéma

DE BATTRE MON CŒUR S'EST ARRÊTÉ de Jacques Audiard / 2005

Le film de Jacques Audiard est une sorte de lettre au père. Il s'articule, quoi qu'il en soit, autour de l'histoire des fils et des pères, et parle des hommes. Souvenir d'un autre film du même : *Regarde les hommes tomber*. Comme Cassavetes, Audiard les aborde de l'intérieur, les rend lisibles.

L'acteur qui incarne ce questionnement, Romain Duris, en est comme un arc tendu du début à la fin. Tension extrême d'une vie d'homme dont on sent qu'elle ne tient qu'à un fil, que son cœur peut s'arrêter de battre dans la minute qui suit. De fait, c'est le père qui se fera descendre (magnifique Niels Arestrup, proche de l'obésité, qui tourne « Brando » – celui des dernières apparitions.)

Tom / Romain Duris est marchand de biens (comme son père), associé à deux autres. Le trio, d'un cynisme achevé, lâche des rats dans les cages d'escalier d'immeubles insalubres qu'ils rachètent ensuite à bas prix puis revendent avec profit. Il y a les rats, les battes de base ball aussi avec lesquels ils expulsent les éventuels squatters en les tabassant. On est entre *La Comédie humaine* et *Orange mécanique*. Le trio infernal (avec un degré au-dessus : le maffioso russe qui assassina le père de Tom) est emblématique d'une société qui a perdu ses idéaux, qui a déserté le politique et avance à l'aveuglette.

Audiard, pour dire cela, emprunte la forme du polar (son film est un remake de *Fingers*, un série B américain de James Toback, 1977). Le polar permet d'éviter la psychologie par rapport à ce qui est montré : la souffrance individuelle, dans une société en roue libre, engendre toutes les exactions possibles. Le titre étrange du film fait référence à la mort prématurée de la mère de Tom. Elle était pianiste et très émotive, on comprend qu'elle est morte d'une crise cardiaque. Ce cœur

qui bat dans le titre est pris dans une ambivalence sémantique. Il peut être simplement inversion de « Mon cœur s'est arrêté de battre ». Ou, et c'est ainsi qu'il faut l'entendre : à force de battre (j'ai le cœur qui bat) il flanche par trop d'émotion.

Nous sommes dans un polar. L'émotion se traduit par la violence. Très violent ce film. Plus que n'importe quel film de violence car, si elle s'y joue autant sur un plan physique que moral, c'est surtout ce dernier que Audiard travaille. J'ai le souvenir d'une séquence de *Fingers* dans laquelle Harvey Keitel se fait casser ses doigts de pianiste dans une cage d'escalier. On pense instantanément : il ne pourra plus jouer. Ce sont cependant surtout les coups et le sang qui donnent la nausée. Cette bestialité qui donne envie de vomir. *De battre mon cœur s'est arrêté* pose la question de l'écriture de la violence, c'est l'un des enjeux du film. On y est amené à se dire que la violence américaine n'est pas la même que la violence française qui n'est pas la même que la violence russe. Il y aurait des différences culturelles dans la violence. Audiard donne à voir celle dans laquelle nous sommes immergés, celle que nous pressentons au bout de la course des voitures de police qui nous passent sous le nez, toutes sirènes hurlantes, celle que nous lisons entre les lignes dans les journaux. La violence est telle qu'il faut le lendemain pour arriver à penser le film.

En contrepoint de la violence, la musique. Tom a arrêté le piano à onze ans lorsque sa mère est morte. Il veut reprendre. Traverser les cercles de l'enfer au paradis. S'opposer à ses acolytes, et à son père. Une renaissance qui construit le récit. Si ce volet du film est un peu moins crédible (le malfrat qui réintègre le raffinement du milieu musical – classiques s'entend –) Audiard nous propose un champ rarement traité au cinéma : la transgression qu'il faut opérer pour accéder à une pratique artistique. On l'oublie quand on y est. (Duras avait coutume de dire « j'écris parce que je ne sais rien faire d'autre »). Le film de Jacques Audiard montre comment le désir de faire de la musique, d'écrire, de peindre, de filmer, peut être à chaque instant battu en brèche par le social. La création est affaire de désobéissance. Il arrive, comme pour Tom, que le choix se pose entre une vie de truand ou celle d'artiste.

Si *De battre mon cœur s'est arrêté* a toutes les chances de marquer les annales du cinéma c'est qu'il est magistralement interprété et que l'image, comme celle de *Regarde les hommes tomber*, y est poreuse d'humanité. L'enchaînement des plans, la façon dont Audiard saute (rapide toujours) d'un gros plan à une séquence de mouvement, le haut du visage dans l'ombre lorsque le personnage parle (clairs-obscurs saisissants) dénotent une incroyable liberté de filmer. Liberté que le cinéaste prend à partir de la connaissance de ceux qui l'on précédé et dont il distille les citations avec légèreté. Autre registre de filiation. Il ne s'agit pas seulement d'un film sur les fils et les pères mais aussi de la relation qu'un créateur entretient avec ses pairs. Jacques Audiard est bien placé pour conjuguer les deux, lui qui est (faut-il le rappeler ?) le fils de Michel Audiard.

Yves Boudier

Revue & Revues

faire part. (nouvelle série. Alain Chanéac. 8, chemin des Teinturiers. 07160 Le Cheylard.)

« Ce que *Change* a fait » Un très important travail de réflexions, d'analyses, d'entretiens sur le parcours de la revue *Change* sur les terrains de la linguistique, du récit, du poétique, de la traduction, de la critique... Pour retrouver la présence, au cœur des années soixante-dix/quatre-vingts, de Mitsou Ronat, Danielle Collobert, Maurice Roche, Jérôme Rothenberg et celle aujourd'hui de Jean-Pierre Faye, Jean-Claude Montel, Philippe Boyer, Didier Pernerle, Paul Louis Rossi ou Christian Rosset, « *les voix chères de – ceux de – “change” – / comme dans ma lointaine jeunesse autrefois en forêt / les appels des amis dans les clairières* » (Gennadi Aïgui).

Action Restreinte. (n° 5-6. décembre 2004) Théories et expériences de la fiction. 31, rue de Bellefond. 75009 Paris. actionrestreinte@hotmail.com

« *États provisoires de la fiction* » Fidélité infidèle à sa quête, ai-je envie d'écrire, pour caractériser ce numéro double de plus de deux cents pages. Un sommaire d'importance, rassemblant romanciers, poètes, plasticiens et ... inclassables, travaillant sur l'extension de cette catégorie que cet accueil en revue leur permet. Le seuil, le(s) bord(s), la frontière, la limite, se déclinent, se contredisent et se rencontrent à travers des productions où les images, le collage, tiennent une grande place, y compris dans le corps même des textes. La parole à Isabelle Garron : « *Oui ; des fictions-dictionnaires, voilà pour dire un peu, des fictions inventaires, registres et supports d'ancrages véritables ou de coups fomentés pour le vers. (...) Négatif ensermé, ses références disjointes et muettes, son intention, la trajectoire des corps qui l'habitent, exposés à la fracture, à ce séisme intérieur qui interdit l'accès à de l'invention pure...* ». Avec Michel Deguy, Mathias Lavin, Joseph-Julien Guglielmi, Jean-Luc Parant, Isabelle Zribi, Hubert Lucot, Véronique Pittolo, Virginie Lalucq, Aurélie Soulatges, Thierry Trani, Liliane Giraudon, Florence Pazzotta, parmi.

ISSUE. (n° 5, décembre 2004) BP. 78, 13484 Marseille cedex 20. revueissue@free.fr

Glissée entre deux pages, cette phrase lapidaire et sans appel : « *avec la parution du cinquième numéro, s'achève le projet de la revue ISSUE* ». Est-ce parce que c'est le « dernier » numéro que je suis particulièrement sensible au contenu de cette livraison, dont le principe d'une écriture à plusieurs mains révèle une dernière fois ici – ses qualités ? Travail sur le déroulé des images, leur dialectique scopique, le corps de l'acteur, le scénario, ou, plus librement, sur l'écriture même du poème dans sa confrontation avec la pataphysique, la dualité des alphabets de l'intimité, le roulement de la pensée, au-delà d'un écran-machine d'images dont les chronologies s'affrontent. Avec Kent Jones, Chet Wiener, Martin Richet, Eric

Giraud, Cole Swensen, Franck Pruja, Caroline Dubois, Marie-Noëlle Vié, Deborah Richards, Omar Berrada, Steve McCaffery, Gorla, Pascal Poyer, Jean-René Etienne...

« *Le cahier du refuge* ». (n° 134, janvier 2005). Cip/Marseille. Centre de la Vieille Charité. 2, rue de la Charité. 13002 Marseille. cipmarseille@wanadoo.fr
Sorti quelques semaines avant le numéro consacré au « Quinze ans du cipM » (Daive, Veinstein, Deguy, Grangaud, Arseguel, Baillicu, Estéban, Hocquard, Royet-Journoud, Game et quelques autres...), il faut mettre de côté ce 134 pour le texte d'Emmanuel Ponsart à propos de Pierre Assouline (voir *Le Monde* 2, n° 45) : « *De la dangerosité des poètes et des moyens d'y remédier* ». En tout point d'accord. Au moment de la prochaine mise en chantier d'un second porte-avions nucléaire, il semble à certains nécessaire d'en finir avec les dépenses somptuaires de la commission poésie du Cnl... Comment ne pas réagir ? Et, pour rester à Marseille, signalons la parution du numéro 8 de *CCP*. Le dossier consacré à Jacques Roubaud offre la lecture de *New Remarks-M* (de 3805 à 4121), dont les premières parties ont paru dans la revue de l'Inalco, *Mezura*, il y a quelques années.

Le Matricule des Anges. (n° 59, janvier 2005). BP 20225. 34004 Montpellier cedex 1. lmda@lmda.net (ou) www.lmda.net

Dans ce numéro consacré en grande partie à Enzo Cormann (lire l'entretien conduit par Laurence Cazaux et Thierry Guichard), la poésie occupe une place intéressante avec des voix si distinctes que seule une revue comme celle-ci peut nous les donner à lire ensemble. Ainsi, Annie Le Brun (« *Aujourd'hui, à voir la pléthore de productions poético-littéraires, on peut se demander si la rétention, le silence ne sont pas plus intéressants. L'expérience des limites, la poésie blanche et l'impossibilité de dire qui vous permettent d'écrire 300 pages, c'est ça le nouveau conformisme, l'académisme de ce temps* ») et Jacques Réda ou Lionel Destremau. Carole Darricarrère enfin, dont le dernier livre, *Le(Je) de Léna*, dément en profondeur ce désir d'un retour au silence qui nous épargnerait le convenu ou le futile. Et ne pas refermer cette livraison sans s'attarder sur la note critique de Richard Blin à propos de *L'Écriture Miniature*, de Robert Walser (traduit par Marion Graf), ou la chronique de Christian Prigent, *Vu à la télévision*, intitulée *Dimanche soir*.

Mais, il vous faudra vous procurer la livraison du mois de mars (n° 61) pour découvrir – si ce n'est déjà fait – le dernier livre d'Hubert Lucot (*Opérateur le néant* / Pol, 2005) à travers une note de lecture avisée de Xavier Person. Livre de prose, certes, au cœur duquel j'ai lu ce poème, dont différents lieux du récit déclinent ou reprennent ce que les blancs inventant le vers laissent pénétrer dans le livre : « *Au bout du monde / au bout du chemin / là où ça / s'arrête / le pavage, le halage / des rives inondées, / dans la pleine eau du fleuve / étale : plaine d'eau que percent les arbres et leur reflet, / deux jeunes gens se tiennent, / en toute fraîcheur, / sur l'une des limites de l'être.* »

études françaises. (vol 40, n° 3, 2004). Département d'études françaises, Université de Montréal, C.P. 6128, succ. Centre-ville, Montréal, Québec, H3C 3J7 Canada. revue@etfra.umontreal.ca

« *Le corps des mots. Lectures de Jean Tortel* », un numéro préparé par Marc André Brouillette. Je ne ferai pas l'affront aux lecteurs d'A.P. de présenter Jean Tortel qui accompagna notre parcours pendant tant d'années, avec une conviction et une amitié indéfectibles. Mais recommanderai avec insistance à ceux qui ne le connaissent pas encore, de parcourir les pages de cette revue, tout à fait exceptionnelles de précision. Cinq études d'une grande qualité d'information et d'analyse précèdent l'établissement d'une bibliographie de référence. Ainsi, Nicolas Castin, Suzanne Nash, Catherine Soulier, Jean-Luc Steinmetz et Vincent Charles Lambert éclairent-ils une œuvre poétique qui n'a jamais cessé de s'interroger sur l'espace, la perception et le vers, « *insituable structure, dans une autre profondeur verbale, encore incertaine* ». La confrontation de l'œuvre de Jean Tortel avec celles de Guillevic ou de Ponge, de Du Bouchet, Dupin, Noël ou Vargaftig souligne plus encore sa singularité et son ampleur discrète. Les effets qu'elle a engendrés et qu'elle continue de provoquer aujourd'hui sur le travail de Royet-Journoud, Pesquès ou Emaz par exemple, sont issus de ces temps fort d'une écriture poétique née dans cette deuxième partie du XX^e siècle dont les complexités et les richesses restent à élucider. « *Une espèce de gisement / En apparence un tas / Qui palpite et qui suinte (...)* » (*Les solutions aléatoires*, p. 123).

Décharge. (n° 124, décembre 2004) Association Les Palefreniers du rêve. Jacques Morin, 20, rue du Pâtis. 89130. decharge@litterature.net

Un important dossier « *Cinq poètes de langue(s) allemande(s)* », sous-titré « *C'est comme ça que passent les immortalités.* » Choix, traductions et présentation de François Mathieu. On lira donc Marcel Beyer, Kurt Drawert, Gerhard Falkner, Margret Kreidl et Gregor Laschen. « *Une histoire objet despires tensions, des lieux sociaux nouveaux et contradictoires à observer, d'incessants bouleversements n'ont cessé d'offrir une riche matière à la poésie post-célanienne. Ne serait-ce pas là qu'il faille trouver le lien qui unit ces poètes ?* ». À cette question de F. Mathieu répondra votre lecture, « *Mais à peine le nom de l'autre est-il connu / qu'il faut déjà se quitter (...)* » (K. Drawert, p. 15). Ne pas oublier, parmi les poèmes accueillis, ceux d'Annie Thomas, Sofia Queiros et Magali Thuillier... mon choix dans le « choix de Décharge ».

Europe. (n° 909/910, janvier-février 2005). 64, bld Auguste-Blanqui, 75013 Paris. europe.revue@wanadoo.fr / www.ateliernet.org/europe

Dans ce numéro consacré par ailleurs à Jules Verne, centenaire oblige, (lire avec plaisir l'article de Piero Gondolo Della Riva sur les relations de Jules avec Michel, son fils), on découvre un important recueil de poètes des Pays-Bas, conçu par Jan H. Mysjkin : « *Nous avons voulu donner une coupe transversale de l'évolution de la poésie néerlandaise, en présentant deux poètes par décennie, prouvant par leur qualité que les poétiques souvent contradictoires, parfois même farouchement opposées, ne s'annihilent pas* ». Des années cinquante à aujourd'hui donc, pour prolonger et compléter le travail récent d'A.P., de Po&sie ou de Java... Avec Gerrit Kouwenaar, Cees Nooteboom, Judith Herzberg, H.C. Ten Berge, Jacq Vogelaar, Rob Schouten, Hans Van Pinxteren, K. Michel, Anna Enquist, Lidy Van Marissing, Menno Wigman et Alfred Schaffer. Traductions de J.-H.M., en collaboration avec Pierre Gallissaires.

Il convient d'ajouter à cet ensemble les poèmes de Kees Ouwens, récemment décédé, dont la revue *Septentrion* (XXXIII/n° 4/2004) publie trois extraits superbes : « (...) même si j'ai refusé ce dernier état : les dés sont à nouveau jetés / la maison est rasée et au terme de mon devenir me voici / désemparé ».

Enfin, j'interromps ma première lecture du numéro de mars, (n° 911) « *Les Formalistes Russes* », plus précisément réservé aux trois écrivains majeurs que furent Viktor Chklovski, Boris Eichenbaum (dont aucun livre n'est à ce jour traduit en français !) et Iouri Tynianov, (lire sa préface de *Problème de la langue du vers*, 1924)... pour laisser la parole à Pouchkine : « *O liberté ! Sur cette terre, / Toi seule tu l'avais tenté. / Blasé du rêve et de la lyre, / Les sens brisés dans le délire / Des passions, empli d'émoi / Il suivait tes chants. Avec foi / T'adressant un brûlant hommage, / Il éteignait ta fière image* ». (*Le prisonnier du Caucase*, traduction de Charles Weinstein, dont ce numéro offre une version intégrale).

Plein Chant. (n° 78-79). Revue erratique de littérature imprimée et éditée à Bassac, 16120 Châteauneuf-sur-Charente.

Je m'étais fait l'écho de notre tristesse à la disparition du Jardin Ouvrier, il y a aujourd'hui deux ans, revue animée par Ivar Ch'Vavar entourés de quelques amis et compagnons hétéronymes. Quel plaisir alors de parcourir ce numéro de *Plein Chant*, entièrement consacré à son travail : « *Le bonhomme est un provocateur forcené, un brin farceur, canularier et mythomane, un brin écorché, rhétoricien insolite, écrivain et homme de culture multiple à travers plus de cent pseudonymes, animateur (...) de toutes sortes de publications, défenseur et rénovateur acharné de la langue picarde (...) et par dessus tout, poète...* » Des études chaleureuses d'Yves Bonnefoy, de Daniel Compère, d'Yves Di Manno, de Pierre Garnier... et la liste complète de ses hétéronymes : quelques surprises vous attendent ! Et rassurez-vous, Ivar Ch'Vavar bouge encore, rien d'une hagiographie... il n'est que de relire *Hölderlin au mirador*. Ou plus tragiquement, l'hommage qu'il vient de rendre à Christophe Tarkos avec « *Au tombeau de Tarkos* » : « *Il est caché dans l'absence de réponse. Passe caché / Dans la houppelande mangée aux vers de l'absence / De réponse, à grands pas —. La prière galope après.* »

JSO. (n° 022, hiver 2005) Sous Journal Officiel. 43, rue Fort Notre-Dame. 13001 Marseille. journal.sous.officiel@wanadoo.fr

« *Bye bye la perf* », *Perf.Romance* : Julien Blaine a fait ses adieux à la performance le 18 novembre de l'an passé. Pour cette soirée dédiée à « *la jeune création artistique dans le champ de la poésie contemporaine* », il s'était entouré du contrebassiste Richard Léandre et de Christophe Hanna, Marina Mars, Claudie Lenzi, Frédérique Guétat Liviani, Nathalie Quintane et de La Bokal. Pour les absents, un Dvd, le n° 1, « *Blaine Episodique* » d'une série naissante, produite par le Ventabren Art Contemporain (commune de Ventabren). Et afin d'être encore plus complet, *L'Éventail*, (1959-2004) revue « biséculaire », (rare, non ?) contenant des poèmes écrits pour la plupart entre entre 1959 et 1961, mais qui n'avait pu voir le jour. Voilà, c'est fait. julien.blaine@free.fr avec son ami antoine.simon8@wanadoo.fr

Mot à ne pas oublier

Froc : n.m., XII^e siècle, du francique *krok*, par l'ancien haut allemand *krok*, aujourd'hui *Rock*.

« *Jeter son froc aux orties* ».

Proverbe en voie de disparition.



Bulletin d'abonnement ou de réabonnement

Nom Prénom

Adresse

France : 1 an (4 numéros : 42 euros)

2 ans (8 numéros : 84 euros)

Étranger : 1 an (4 numéros : 60 euros)

2 ans (8 numéros : 120 euros)

La revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

Je vous adresse la somme totale de :

Action poétique – 36, rue Raspail – 94200 Ivry-sur-Seine
C.C.P. 4294 55E Paris

LIRE

-
- Hubert Lucot, *opérateur le néant*, P.O.L.
-
- Frédéric Léal, *Let's let's go*, P.O.L.
-
- Marie Rousset, *Petit balai*, l'Attente
-
- Béatrice Mousli, *Max Jacob*, Flammarion
-
- Julien Blaine, *Zoo & Zoo & Zoo*, NePE
-
- Sophie Loizeau, *Environs du bouc*, Comp'Act
-
- Edmondo de Amicis, *Le livre est sorti*, Farrago
-
- Nicole Barrière, *les ombres et le feu*, l'Harmattan
-
- William Carlos Williams, *Paterson*, José Corti
-
- Yves di Manno, *Discipline*, Héloïse d'Ormesson
-
- Sigmund Freud, « *Notre cœur tend vers le sud* », Fayard
-
- Jean Bartens, *Vivre sa vie*, les Impressions Nouvelles
-
- Dominique Meens, *L'Aigle abolie*, P.O.L.
-
- Armen Lubin, *Le passager clandestin...*, Poésie/Gallimard
-
- Vladimir Maïakovski, *Écoutez...*, Le Temps des Cerises
-
- Alain Jouffroy, *C'est aujourd'hui toujours*, Poésie/Gallimard
-
- Aulagnier/Prigent, *Comment ça marche*, Carte blanche
-
- Philippe Blanchon, *Le Reliquat de Santé*, La Courtine
-
- Sapphō, *Odes et fragments*, Poésie/Gallimard
-
- Frédéric Forte/Ian Monk, *N/S*, l'Attente
-
- Démosthème Agrafiotis, *Ou.i*, l'Attente
-
- Karim Madani, *Fragments de cauchemar américain*, Inventaire/Invention
-
- Véronique Pittolo, *Opéra isotherme*, Al Dante
-
- Pierre Garnier, *ECH BICE TEMP*, l'enfance
-
- Jean-Louis Rambour, *La nuit revenante, la nuit*, Vanneaux
-
- Jacques Jouet, *Cantates de proximité*, P.O.L.
-
- Michel Collot, *Paysage et poésie du romantisme à nos jours*, José Corti
-
- Michel Mourrot, *Dans le cœur de la distance*, Différence
-
- Jean-Paul Chague, *Une tentative d'exténuation*, La main courante
-
- Roland Nadaus, *Vivre quand même...*, Le dé bleu
-
- Dominique Buisset, *Nous disions donc. Matteo, que...*, Le mot et le reste
-
- Aïcha Liviana Messina, *Poser me va bien*, P.O.L.
-
- Jerzy Ficowski, *Déchiffrer les cendres*, Est/Ouest
-
- Mathieu Messagier, *Fond de troisième œil*, Flammarion
-
- Jean-Pierre Faye, *désert fleuve respiré*, l'Ariane
-

La Saucisse

H.D.

« Patate », « Boudin », « Morue », « Andouille », « Tripette », cœur d'« Artichaut », œil de « Merlan » frit, marchand de « Soupe », tête de « Cochon », sang de « Navet », latin de « Cuisine » : tout un vocabulaire de table à connotation péjorative. La saucisse n'échappe pas à cet enfermement taquin, caustique, ou vénimeux. La chose elle-même : nous avons toutes et tous de méchants souvenirs gras-seux. Le mot : il rime avec *Narcisse*, avec *Alice*, mais aussi avec *dévisse*, *police*, *sévice*, *coccyx*. La forme : elle se prête à trop d'insistances continues, du plaisant au graveleux.

La chair à saucisse elle-même ne profite guère des services qu'elle rend lors de l'apprêt subtil de telle ou telle farce, de tel ou tel ragoût de haute saveur.

N'empêche : la saucisse. Du latin populaire *salcicia* – du pluriel de *salcicius*, salé ; plusieurs viandes hachées, plus ou moins fermement, assaisonnées, condimentées, gras et maigre, presque toujours une viande de porc, souvent panachée avec du bœuf, du veau, quelquefois du mouton ou de la volaille, chair, abats, le tout embossé dans un boyau de porc ou de mouton (lorsqu'elles sont dites *plates*, les saucisses sont des crépinettes). La saucisse peut se consommer grillée, poêlée, frite, braisée, à la broche, pochée, sautée, rôtie, bouillie, mijotée. Elle peut se prendre seule, en garnitures, simple ou composée, en accompagnement – avec le fonds de cuisson réduit du plat principal –, en faire-valoir, en complément ; elle peut se marier à toutes sortes de sauces, accompagner les légumes les plus différents ; elle ne rejette ni le poisson ni les coquillages ; il suffit de savoir la choisir.

Wurst, Würstchen

La gamme des saucisses, avec une vaste palette internationale, est impressionnante. Dans ce concert des nations « saucinardesques », la Pologne, l'Angleterre, la France, pour ce qui concerne l'Europe sont, parmi d'autres, bien placées, mais la palme revient sans contestation possible aux pays germaniques et notamment à l'Allemagne ; pour la qualité, pour la multiplicité, pour la diversité,

pour l'inventivité. Des centaines de saucisses différentes, d'allures différentes, de couleurs différentes, de goûts différents, succulences diverses et mêlées, peuvent former une interminable chaîne entre les lands, les régions, les terroirs, les villes, les bourgs, les villages, les maisons, d'une Allemagne profonde dont la cuisine, en général, s'est allégée, affinée, lors des dernières décennies. La *Wurst* allemand désigne la saucisse, mais aussi l'andouille, le pâté ou même le boudin ; la *Würstchen* est à la fois la saucisse, le mioche ou le pauvre type.

Les *Wurst* comme les *Würstchen* sont innombrables, depuis les saucisses, cuites ou crues, à tartiner, jusqu'aux célèbres *Frankfurter*. On peut apprécier particulièrement la *Plockwurst* – porc et bœuf – sèche ou pochée, la *Weisswurst*, veau et bœuf, persil, les nombreuses *Bierwurst*, conçues pour accompagner les excès de bière, les *Holstein*, porc et bœuf, les *Knackwurst*, croquantes, porc, bœuf, lard, cumin, ail, les *Nuremberg* légères, à griller, les *Schinkenwurst*, au jambon souvent fumées, les *Zungenwurst*, porc, langue, sang, qui peuvent se manger froides, les saucisses à bouillir, les saucisses à l'ail – les *Knoblauchwurst* – les *Augsburgerwurst*, bœuf, porc, lard, noix, muscade, celles de Westphalie, langue, foie, lard, oignon, gruau, l'imposante variété des *Bratwurst*, pur porc à griller, enfin les centaines de saucisses de fabrication campagnarde, colorées, pimentées, allongées, raccourcies, arrondies, qui se conçoivent une à une, ou à la paire, ou en montagne, près d'un amas de pommes de terre et de choux.

La saucisse peut se manger assis dans un train, ou sur le talus d'un chemin ; elle peut se manger debout, devant un kiosque, enduite de moutarde, dans un petit pain ; elle peut se manger les jours de vigoureux bonheur, ventre creux, ou, au contraire, les jours difficiles du mal à vivre ; elle peut se manger avec les doigts ; elle peut se manger à table, elle se prête aux caprices et ne s'oublie pas, avec ses odeurs de terres chaudes, humides et de vieilles cultures, plus subtiles qu'on ne croit et qui montent des braises.

